

Le Graal

Encarta	1
Universalis	2
La Queste du Saint Graal - Traduit des manuscrits du XIIIe siècle par Albert PAUPHILET	4
La Queste du Saint-Graal Par Gauthier Map - Traduction d'Albert Pauphilet	9

(Encarta)



Graal ou **Saint-Graal** (du latin médiéval, *cratella*, «vase»), dans la littérature médiévale, coupe sacrée dans laquelle Jésus-Christ aurait bu lors de la Cène qui fut l'objet, plus tard, d'une quête initiatique entreprise par les chevaliers du légendaire roi Arthur. Selon la tradition, le Graal fut conservé par Joseph d'Arimathie, qui l'utilisa pour recueillir le sang du Christ crucifié. Par la suite, la coupe aurait été transportée en Angleterre, où elle se serait transmise de génération en génération dans la descendance de Joseph. De nombreuses vertus miraculeuses furent prêtées au Graal, telles que le pouvoir d'assurer la subsistance aux innocents, de frapper de cécité les pécheurs ou de rendre muets les impies.

Perceval

Le Saint-Graal apparut dans le roman médiéval de Perceval. Jeune homme innocent, Perceval cherche à devenir chevalier à la cour du roi Arthur. Au cours de son initiation, il découvre le château du roi Pêcheur, renommé pour son habileté à capturer les poissons. Ce dernier, oncle de Perceval bien que le jeune homme l'ignore, est le gardien du Saint-Graal et de la lance qui transperça le Christ sur sa croix, mais son impiété lui a valu de perdre la parole lorsqu'il s'est trouvé en présence du calice sacré. Dans le château, Perceval est le témoin d'une étrange procession pendant laquelle la lance ensanglantée et le Saint-Graal sont présentés au roi qui garde le silence. Étonné, Perceval ne pose aucune question sur ce mutisme!; il ignore en effet qu'il aurait suffi qu'une âme pure et candide comme lui se mette à parler pour que cesse le châtement qui accable son oncle. Après avoir longtemps erré, Perceval retourne au château, où, selon les versions, il réunit les deux morceaux d'une épée brisée ou bien rend la faculté de parler à son oncle et lui succède sur le trône.

Quêtes légendaires

Dans des versions plus tardives de la légende, l'acteur principal de la quête devient Galaad, l'un des chevaliers du roi Arthur, qui part avec ses compagnons à la recherche du calice sacré. Cependant, seuls Galaad, Bohort et Perceval parviennent à leurs fins.

De nombreux éléments de l'histoire du Graal, notamment le héros et le vase sacré, apparaissent comme issus d'un cycle celte, repris par des auteurs chrétiens en vue de l'édification des fidèles. Ultérieurement, la légende devint un thème littéraire : Chrétien de Troyes, poète français du XIIe siècle, laissa à sa mort une oeuvre inachevée, *Perceval le Gallois*, que d'autres poètes continuèrent. Renouant avec les sources de Chrétien et de son roman, Wolfram von Eschenbach, poète épique allemand du XIIIe siècle, donna *Parzival*, l'une des plus belles versions de la quête du Graal. Au XVe siècle, sir Thomas Malory, écrivain et traducteur anglais, créa une autre version de la quête, intitulée *Morte d'Arthur*.

Au XIX^e siècle, la légende inspira les *Idylles du roi* au poète anglais Tennyson, ainsi que *Parsifal*, drame musical du compositeur allemand Richard Wagner.

Arthur et ses chevaliers

D'origine celtique, la légende d'Arthur s'est propagée, étoffée et christianisée au fil des siècles : c'est Geoffroi de Monmouth qui en posa les grandes lignes, puis vinrent Robert Wace et Chrétien de Troyes, qui introduisit le thème chrétien du Graal et le motif courtois. La légende d'Arthur n'a cessé, depuis lors, de donner lieu à de nouvelles adaptations, qui témoignent de sa vivacité.



(Universalis)

Les textes littéraires du Moyen Âge offrent des définitions différentes du Graal, ou Saint-Graal. C'est évidemment une sorte de talisman, un objet merveilleux : parfois c'est un *graal*, un plat creux, que porte une pucelle ; parfois c'est le Saint-Graal, la coupe de la Cène, ou la coupe dans laquelle Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Seigneur crucifié et que symbolise toujours le calice de la messe. Le Saint-Graal a le pouvoir d'offrir aux chevaliers de la Table Ronde le plat de viande que chacun préfère, et devient ainsi une sorte de corne d'abondance. Ailleurs, le Graal est une pierre brillante, une gemme précieuse. Dans la plupart des textes, le Graal se situe dans le cadre des aventures de la cour du roi Arthur.

1. Les textes

Parmi les textes français, le roman de *Perceval, ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (1135 env.-1183 env.) est capital. C'est l'histoire du chevalier orphelin Perceval qui, après avoir été reçu à la cour du roi Arthur, court les aventures dont une des plus mystérieuses est sa visite au roi Pêcheur. Dans son château, Perceval voit défiler devant lui le cortège du Graal. Le Graal est entre les mains d'une vierge et, dans le même cortège, Perceval voit un chandelier, un grand plat ou «tailleoir», et une lance qui saigne. Il n'ose demander une explication. Poser une telle question aurait restauré la prospérité de la Terre Gaste qui entoure le château du Graal et aurait guéri le roi Méhaigné. Le *Conte du Graal* restant inachevé, on ne saura jamais quelle interprétation Chrétien de Troyes avait l'intention de proposer.

Vers la fin du XII^e siècle, un poète bourguignon, Robert de Boron, raconte dans son *Estoire dou Graal* que c'est le vaisseau de la Cène, celui qui reçut le «Saint Sang», que les fils de Joseph d'Arimathie portèrent en terre occidentale, vers les vaux d'Avalon. La mise en prose de ce texte fut effectuée fréquemment. D'après le *Perceval* en prose (le *Didot-Perceval*) le héros de la quête du Graal est Perceval, mais il cède la place à Galaad, le fils de Lancelot du Lac, dans *La Quête du Saint-Graal*, l'avant-dernière branche du cycle en prose des romans arthuriens, le cycle de la vulgate. Le *Perlesvaus*, autre roman en prose dont le thème est le Graal, aurait, selon son éditeur W. A. Nitze, des rapports très étroits avec l'abbaye de Glastonbury. Les romans en prose française concernant le Graal restèrent populaires jusqu'au XVI^e siècle.

Il existe d'importants romans gallois dont le héros est Perceval (par exemple *Peredur*). Ce texte a des rapports étroits avec le *Perceval* de Chrétien de Troyes, sans être une traduction. *Kulwch et Olwen*, le conte superbe des *Mabinogion* gallois, fait allusion au Graal. Il reste une traduction irlandaise de *La Quête*. En Allemagne, le poète Wolfram von Eschenbach (1170 env.-1220 env.) créa une nouvelle version du *Perceval* de Chrétien. Dans ce texte, le Graal devient une pierre précieuse. Il existe en outre des versions portugaises, espagnoles, anglaises, etc., de ces romans du Graal.

2. L'interprétation

Comment interpréter ce thème mystérieux et si influent? Pour les uns (notamment R. S. Loomis), le Graal, c'est la corne d'abondance de Bran dans la mythologie celtique. Pour les autres, le conte du Graal se compose d'éléments de la vieille littérature irlandaise transmis au pays de Galles et chantés par les bardes gallois aux Normands. D'autres critiques attirent l'attention sur le symbolisme de la lance qui saigne et du Graal pour suggérer qu'il s'agit du principe mâle et du principe femelle. Jean Marx souligne l'importance du folklore celtique dans la formation de la légende. Toutefois, le Saint-Graal est d'abord un symbole chrétien qui s'associe avec la Passion du Seigneur, mais l'Église reste réticente au sujet du Graal et n'emprunte jamais ce thème.

Le Graal soulève encore actuellement beaucoup de questions, et les multiples explications témoignent de la valeur inspiratrice du thème. Le poème de Wolfram von Eschenbach est à l'origine du drame musical de Wagner (*Parsifal*). T. S. Eliot s'inspire de la Terre Gaste dans son poème *The Waste Land*, et le thème du Graal se retrouve dans *Le Roi Pêcheur* (1949) de Julien Gracq, dans *The Sword in the Stone (L'Épée dans le roc)* et dans *The Once and Future King* de T. H. White.

Malgré les interprétations différentes de la critique et les façons diverses dont les auteurs ont présenté le thème, on entrevoit une évolution de la légende. À une série d'aventures mystérieuses s'ajoute l'élément religieux qui fait du Graal un objet saint que les héros contemplent, soit à la cour du roi Arthur lors de la Pentecôte, soit dans une ville sacrée, Sarras, où ils voient en même temps le fer de la Lance, les clous de la Croix, et où Jésus se présente à eux comme un évêque; l'hostie est remplacée par le Saint Enfant et le calice se remplit du Saint Sang. Cette «christianisation» du Graal s'achève dans le premier quart du XIII^e siècle, époque marquée par la floraison de l'architecture gothique religieuse. Le plus haut degré de la chevalerie arthurienne est atteint avec la chevalerie «céleste». À partir de ce moment, un déclin s'amorce, et le Graal devient une aventure chevaleresque que pouvait suivre même un chevalier sarrasin, Palamède.

Dans les romans du Graal, les différents auteurs présentent chacun une interprétation personnelle: pour Chrétien de Troyes, les aventures du Graal ne sont qu'un élément de l'apprentissage chevaleresque. Dans *La Quête* les ermites prononcent des sermons où sont expliquées les aventures de Logres, d'une part, et les principes de la vie chrétienne, d'autre part. C'est parce que les romans médiévaux sont si variés et si riches, et qu'ils sont le fruit de l'union de deux cultures différentes, française et celtique, que le débat critique continuera pour témoigner de la puissance continue d'un thème qui se renouvelle presque à chaque époque.

LA QUESTE DU SAINT GRAAL

Traduit des manuscrits du XIII^e siècle par

Albert PAUPHILET

Editions de la Sirène Paris 1923

Sommaire :

LE MERVEILLEUX	4
L'UNIVERSEL	5
LE ROI SALOMON et LA CHEVALERIE "CELESTIELLE"	5
QUELQUES REFERENCES	7
LES SOURCES	8
Le Texte	9

Après un long cheminement oral, la légende du Graal apparaît sous la forme écrite, ou plus exactement se détache d'un tissu de légendes auquel elle finira par donner son nom avec Chrétien de Troyes et Wolfram von Eschenbach, pour ne citer que deux des principaux auteurs. Elle poursuivra son cours avec des variantes dans toute l'Europe et l'un des derniers écrivains ayant produit «sa» légende est Thomas Mallory, mauvais garçon auquel la prison laissa les loisirs nécessaires.

Pourquoi reprendre la version tardive de Gauthier Map ?

Plusieurs raisons ont dicté ce choix :

1. Cette version est la plus compacte, tout en reprenant les passages qui nous paraissent essentiels.
2. L'adaptation de Pauphilet est d'une grande qualité littéraire, le livre se lit d'une traite.
3. A son époque la légende est pratiquement fixée.
4. L'édition d'Argences (postérieure) se prête bien à la reconnaissance électronique de caractères.
5. C'est cette version qui nous fit découvrir le Cycle du Graal, il y a un demi-siècle.

Il faut enfin rendre hommage à la liberté d'esprit de l'auteur, Gauthier Map et au talent d'Albert Pauphilet sans qu'il soit besoin d'insister sur ce dernier point : le lecteur jugera.

Le merveilleux

Avec cette légende nous entrons dans le monde du merveilleux, dont le fantastique qui sévit à notre époque n'est qu'une sinistre parodie. Il fut un temps où les légendes généraient l'histoire alors que de nos jours c'est l'histoire qui nourrit l'«imaginaire» pour employer un mot à la mode. La légende nous invite à l'Universel. Restreinte à

l'aspect le plus extérieur l'histoire pour autant qu'elle soit véridique, - elle est écrite par les vainqueurs - ne peut qu'épingler au mur les papillons morts alors que la légende nous les montre voltigeant dans la prairie.

Le Héros est dans la légende, toujours libre et le monde qui l'entoure loin de le contraindre est le cadre dans lequel en exprimant sa liberté il nous montre la voie.

Cette Voie dépasse les plans moraux et religieux, les conceptions morales et les religions sont adaptées a un «environnement» particulier qu'elles ont pour rôle de préserver. Elles ne peuvent de ce fait et malgré leurs déclarations atteindre à l'Universel.

Le chevalier et le cheval.

Il est des évidences qu'il faut parfois souligner : Le chevalier ne se conçoit pas sans le cheval, sa monture n'est pas seulement un moyen de transport et un compagnon de route, il symbolise les passions que l'homme doit dominer et qui aussi utiles à qui sait les contrôler que destructrices de ceux qui s'y abandonnent.

L'Universel

C'est le but même de la quête, le reste n'est qu'"éparpillement sur le bord du chemin".

Dans le cycle arthurien qui s'est développé pendant tous le moyen-âge, nous trouvons des influences celtiques, ce qui n'a rien de surprenant étant donné le milieu dans lequel la légende a plongé ses racines. Etudier la double influence celtique et chrétienne, des Mabinogions d'une part et le l'évangile de Nicodème d'autre part nous entraînerait trop loin, même en nous en tenant au seul texte de Gauthier Map. L'origine de ses légendes dont Chrétien de Troyes fut le premier des grands diffuseurs, suivi de très près par un véritable chevalier, Wolfram von Eschenbach et de nombreux autres est sans doute antérieure aux invasions qui ont séparé la grande et la petite Bretagne. L'action se situe en effet principalement dans l'une ou l'autre partie du pays chez des rois dont l'autorité ne devait guère dépasser quelques villages, ce dont nous souririons à tort : La royauté n'est pas liée au nombre de sujets et l'on peut même affirmer avec les sages de l'ancienne Chine qu'elle est déjà complète chez celui qui est devenu roi de lui-même, ce qu'aucune investiture ne saurait donner.

Salomon et la chevalerie "célestielle".

Il est un point qui semble-t-il est passé inaperçu : dans la plus chrétienne de nos légendes chevaleresques, il y est fait un saut en arrière d'un millénaire avant Jésus-Christ pour que la «Chevalerie célestielle» soit transmise par Salomon.

Voici, très résumée la légende donnée page 74 de l'édition d'Argences du livre de Gauthier Map :

Salomon fit faire trois fuseaux l'un blanc, le deuxième vert et le troisième rouge. Le bois venait de l'Arbre de Vie originellement blanc du Paradis terrestre, arbre qui eu des rejets verts quand Adam connut sa femme au sens biblique du terme et engendra Abel ; d'autres rejets rougirent lors du meurtre d'Abel. Salomon fut chargé de construire une nef et d'y déposer avec les fuseaux une épée qu'il fabriqua à partir de la lame de celle de David son père.

Cette nef quitta la côte et vogua plus d'un millénaire, jusqu'à ce que Galaad emporté en haute mer avec Perceval, Bonhors et la soeur de ce dernier abordant une île déserte, gravissent l'escarpement qui leur faisait face et la découvrent dans un autre golfe.

Vous l'avez deviné : au fond de ce golfe était accostée la nef portant l'épée aux étranges "renges" destinée depuis près d'un millénaire avant l'ère chrétienne à Galaad, le pur chevalier d'une nouvelle lignée à qui Salomon savait déjà qu'elle était destinée.

Dans les anciens textes français et dans le sacre des rois de France, David est à l'origine de la lignée, comme dans cette légende, puisque c'est la lame de son épée qui est remise à Galaad ; le rôle de Salomon est ici important comme réalisateur et transmetteur des projets de son père pour une chevalerie qui se développerait beaucoup plus tard et, dont il est le réalisateur en rassemblant les éléments de l'épée avant de la transmettre comme il continuera à rassembler les matériaux avant d'entreprendre la construction du Temple qui porte son nom.

Nous avons une légende chrétienne, la plus chrétienne de nos légendes, répandue dès son apparition écrite dans toute l'Europe encore qu'elle ait pris certaines libertés avec le clergé séculier en «court-circuitant» ce qui voulait être la seule voie vers le Christ, en se recommandant de personnages précisément peu recommandables aux yeux de l'Eglise comme le Marzin dont on fit Merlin, type qui se retrouve sous le nom de Maugis dans la légende des quatre fils Aymon où Renault de Montauban finit assassiné au marteau par de mauvais compagnons sur le chantier de la cathédrale de Cologne.

Les fragments de l'arbre de vie (arbre de la vie et de la mort d'Abel) et l'épée qui donne naissance à la chevalerie "céleste" sont directement transmis par Salomon, intermédiaire direct entre l'état adamique et la chevalerie arthurienne.

Il faut ajouter, que dans le monde Celte, l'image de Salomon Archétype de la Sagesse et, comme son nom l'indique, de la Paix fut telle que nous trouvons, pour ce qui nous est parvenu trois Salomon rois de Bretagne :

Loth : Les Mabinogions, vol. 2, note p. 238 nous indique que Cadvalon élevé à la cour de son père avec Edwin de Northumbrie, puis chassé avec sa mère va parfaire son éducation chez Salomon en Armorique.

Un Salomon 1er, roi en Bretagne Armoricaire et petit fils de Conan est antérieur (421). De même pour Salomon (vers 612)

Par contre les dates coïncident pour Salomon III mort assassiné en 872 et qui serait devenu le Saint Salomon Breton (Larousse Grand Dictionnaire du XIX^e siècle, Article Salomon).

Faut-il dans un texte symbolique considérer que tout est symbole? Ce serait exagérer pour certains auteurs tel Rabelais, même pour Dante. La légende s'adapte à la couleur locale et change parfois les noms des personnages et des lieux: C'est un Salomon chrétien et monogame, dont la sagesse est insuffisante pour lutter contre les ruses et la perfidie de sa femme, quitte à les utiliser en cas de besoin qui nous est présenté. Pour qui est familiarisé avec les légendes arthuriennes ce couple ressemble étrangement à celui formé par Merlin et Viviane.

Il faut insister sur le fait que la mise par écrit d'une légende est généralement très postérieure à son apparition et qu'elle en fixe plus souvent la mort que la naissance. En effet la fixité imposée par l'écrit n'en permet plus l'adaptation nécessaire à son efficacité. C'est la raison pour laquelle les mythes qui mettent en scène les dieux, c'est à dire les états supérieurs de l'être et les légendes qui par l'exemple visent à faire de nous des héros sont d'une grande importance dans l'enseignement traditionnel.



QUELQUES RÉFÉRENCES

Pour terminer et un peu en vrac quelques références. Il faut pour un travail plus étendu se reporter à la Bibliographie du Moyen-Age :

- Hermann de Werden : Hortus Déliciarum Salomonis (voir Abbé Aubert, Histoire et théorie du symbolisme religieux, t.III 555-556)
- Iconographie : Très riches heures du duc de Berri, Musée Condé à Chantilly.
- L'image Jointe, (Gaal.tif) est reprise d'après l'édition de 1923 du texte reproduit c'est un bois gravé des "Lunettes des Princes" de Jean Meschinot, Nantes, 1493 In-8e.
- Jean Marx : La légende arthurienne du Graal, Paris P. U. F., 1952, p.177
- Le texte de l'épée est repris sous une forme moderne qui le revivifie (pour ceux qui sont rebutés par les formes archaïques du langage) par: Xavier de Langlais: Le roman du roi Arthur. Piazza,1965, p. 179.
- Un mauvais garçon sut mettre à profit ses séjours en prison entre 1461 et 1470 pour nous laisser une version (évidemment) pleine d'action : Sir Thomas Malory, Le Roman d'Arthur. Aubier 1948, p.161.
- Un précurseur du renouveau arthurien : Hersart de la Villemarqué, Les Romans de la Table Ronde, Didier, 1850.
- Il fut suivi par Joseph Bédier et Jacques Boulenger dont il est possible de consulter : Les Romans de la Table, tome 1, Plon, 30e éd, 1936, p.110), id. en 1 seul volume. Plon 1941, p. 68 & 363.
- Dans un langage poétique délicat le petit livre d'un autre disciple de Joseph Bédier: Albert Pauphilet :
- • La Qeste du Saint Graal. La Sirène, 1923 et d'Argences 1946, p.79- C'est le texte qui est repris ici.
- Les actes du colloque de Strasbourg, organisé par le C. N. R. S. en 1954, sont à signaler, ainsi qu'un petit ouvrage discuté et d'un grand intérêt : Pierre Ponsoye, L'islam et le Graal, Denoël 1958



SOURCES

Sur les sources de la légende il faut citer :

- L'évangile apocryphe de Nicodème - Les Belles Lettres.
- Loth: Les Mabinogions,. 2 volumes, Fontemoing 1913
- La nef de Salomon n'est pas, sauf oubli de ma part mentionnée par Wolfram von Eschenbach, templier Souabe, contemporain de Chrétien, authentique chevalier comme il le dit lui même insistant sur le fait qu'il «ne sait ni lire ni écrire», ce qui doit - les deux volumes le prouvent abondamment - être compris de manière symbolique . (Page 101 du tome 1 de Parzifal. Aubier Montaigne 1977). Son oeuvre constitue à l'époque une preuve de la fraternité entre des chevaliers de différents pays et religions. Les sources de Wolfram, d'après lui différentes, prouvent simplement que la légende était très répandue à cette époque. Elle l'était à toute l'Europe d'après le Bulletin de l'Institut des Etudes Françaises Tome II, 1945 de la Faculté des Lettres de Coindra au Portugal. Les passages concernant Salomon chez Wolfram ne sont pas sans rappeler Mohidin ibn Arabi : La Sagesse des Prophètes. C'est toujours le même combat, la grande Guerre Sainte proposée aux hommes à travers le temps et l'espace et par delà les religions et les mentalités différentes: aux personnages de Salomon et de sa femme dans la légende christianisée, sont superposables Merlin et Viviane, probablement parce qu' « *il n'y a rien de nouveau sous le soleil*» et que les formes particulières ne sont faites que pour être dépassées.

C. G. le 25 mars 1997

La Queste du Saint-Graal

Par Gauthier Map

Traduction d'Albert Pauphilet

TABLE DES CHAPITRES

I	- LE DÉPART POUR LA QUÊTE	10
	La cour du roi Artus	10
	Le héros	13
	Le Graal	15
	Séparation	16
II	- GALAAD	18
	L'aventure de l'écu	18
	Le Château des Pucelles	19
III	- LANCELOT	22
	Lancelot honni	22
	L'aveu	24
IV	- PERCEVAL - LES AVENTURES VAINES	25
	Les Echechs	25
	Le Roi blessé	28
	Fantasmagorie	29
	L'occasion perdue	31
V	- L'ÉPREUVE	34
VI	- BOHORT	37
VII	- LA NEF DE SALOMON	40
	La soeur de Perceval	40
	La légende de l'Arbre de Vie	41
	L'Épée	45
	La lépreuse	47
VIII	- LES TROIS RÉVÉLATIONS DU GRAAL	49
	L'imparfaite vision de Lancelot	49
	Corbenic	52
	Josèphe, premier évêque des chrétiens	53
	La Jérusalem céleste	54

I - LE DÉPART POUR LA QUÊTE

LA COUR DU ROI ARTUS

C'était un jour de Pentecôte. Pour la première fois le roi Artus voyait, en son château de Camaalot, tous ses chevaliers réunis. Ils étaient là, ceux qui revenaient de chevauchées lointaines et ceux que quelque amour secret avait retenus au fond des solitudes hantées des fées. Le roi retrouvait avec joie Gauvain, son brillant neveu, toujours prêt aux entreprises de guerre et d'amour, vrai modèle de chevalerie aventureuse. Auprès de Gauvain se tenaient Gaheriet son frère, Yvain son ami, et le roi Baudemagu, souverain d'un pays fabuleux d'où l'on disait que nul voyageur n'était jamais revenu. Dans un autre groupe on voyait Bohort, qui durant une année, par gageure, avait à lui seul défendu un passage contre tout survenant; et Perceval, l'enfant sauvage dont on faisait déjà maint récit singulier. On racontait que son père et tous ses oncles étant morts dans des combats, sa mère s'était enfuie avec lui au plus profond des forêts galloises, afin qu'il ne fût pas chevalier. L'enfant avait grandi là; il connaissait le langage des oiseaux et des bêtes, et son épieu était aussi rapide que le regard. Mais un jour il avait vu sous les futaies passer des chevaliers d'Artus; il les avait d'abord pris pour des anges, tant il les trouvait beaux; puis, sautant à cru sur un cheval, avec son épieu, il les avait suivis, sans regarder derrière lui, car nul n'échappe à sa destinée. Et Perceval avait beau être devenu l'un des meilleurs chevaliers de la Table Ronde, il étonnait toujours la cour par sa naïveté autant que par ses exploits. Mais aucun des chevaliers rassemblés n'attirait plus les regards et n'était plus fêté que Lancelot du Lac. C'est que depuis des années Lancelot était l'honneur de la cour d'Artus. Plus gracieux et plus hardi qu'aucun autre, il était partout reconnu pour le meilleur chevalier du monde. Un mystère charmant s'attachait à sa personne. L'origine de sa race était si lointaine qu'on n'en connaissait plus que des fables; il avait été élevé par les fées des eaux dans un palais d'enchantement, et son nom de Lancelot du Lac perpétuait le souvenir de cette poétique enfance. Dès qu'il avait paru à la cour d'Artus, la reine Guenièvre s'était sentie conquise par le beau héros. Un jour leurs regards se croisèrent, leurs mains s'étreignirent et l'invincible Amour les saisit tout éperdus. Et les années passèrent, sans que le charme fatal se rompît. Leur noblesse d'âme même les aveuglait. Car Lancelot puisait dans son bel amour un désir sans fin de prouesse et de gloire: d'autant plus aimé qu'il paraissait plus grand. Plusieurs fois il avait sauvé le royaume et le roi en personne; Artus n'avait pas de compagnon plus cher. Mais la honte de cet adultère, mais la vilénie de tromper un roi loyal et confiant, Lancelot ni la reine n'y pensaient jamais. Le roi Artus sourit en regardant ses chevaliers; comme parlant à soi-même, il murmure leurs noms à mesure qu'il les aperçoit: Lyonel, Hector, Agloval, Sagremor, Patride au Cercle d'Or... Ils sont tous écrits, ces beaux noms glorieux, sur les sièges qui entourent la Table Ronde. Le roi Artus sourit à la pensée que pour la première fois il va voir, autour de la Table illustre, tous les sièges occupés. Certes, ce sera une assemblée de preux telle qu'aucun roi du monde n'en vit jamais. Mais soudain son visage s'assombrit. Quelle pensée amère se mêle à sa joie ? C'est que le roi a maintenant parcouru du regard toute la foule brillante qui emplit son palais; c'est qu'il a vu tous les compagnons de la Table Ronde, mais personne d'autre. Hélas ! L'Étranger, le chevalier inconnu qu'il attend, n'est pas encore venu ! Il est à la table Ronde une place qui cette fois encore restera vide. C'est celle où aucun nom n'est inscrit, celle que l'enchanteur Merlin, le mystérieux conseiller d'Artus, a réservée jadis

au Héros qui doit achever les aventures du Graal. Quiconque, jusqu'à ce jour, osa s'asseoir là fut aussitôt massacré ou blessé affreusement par des mains invisibles. Pour cela on appelle cette place le Siège Périlleux. Et depuis qu'il règne le roi Artus attend tous les jours la venue du Héros prédestiné. Et la cour, et le royaume, et toute la Bretagne, attendent avec lui, dans une anxiété croissante. Car de jour en jour les merveilles du Graal se font plus nombreuses et plus inquiétantes. Aux passages des rivières, aux carrefours des routes, des guerriers venus on ne sait d'où arrêtent et honnissent les voyageurs, les châteaux abritent des bandes armées qui terrorisent le pays, enlevant les femmes, massacrant les prêtres et les moines, établissant des coutumes infâmes. De tous côtés surgissent de nouveaux ennemis, qui mènent contre les sujets d'Artus une guerre sanguinaire et traîtresse, où la magie aide le crime. Les compagnons du roi, malgré leur vaillance, ne peuvent soutenir une telle lutte. Les adversaires qu'ils abattent se relèvent, les châteaux qu'ils attaquent s'évanouissent en nuées : ce n'est partout que violence, déloyauté, sortilège. La terre elle-même, jadis si fertile, semble maudite : les champs ne rendent plus aux laboureurs leurs travaux, il n'y a plus de fruits aux arbres ni de poissons dans les eaux. C'est le mortel enchantement du Graal qui s'étend sur la Bretagne. En un lieu dont nul ne connaît le chemin, et où l'on ne peut parvenir que par aventure, un château se dresse, environné de sombres forêts, rempli de prodiges séculaires : c'est Corbenic, le Château du Graal. D'étranges cérémonies s'y déroulent autour du Vase surnaturel, qui répand à son gré la vie et la mort, le bonheur et le malheur. Un vieux roi y languit, les deux hanches traversées d'une blessure mystérieuse qui le prive de mouvement : c'est le Roi Pêcheur. Couché en son lit ou bien à l'arrière de la barque où chaque jour on le porte, il ne peut ni guérir ni mourir jusqu'au jour où viendra vers lui le Héros du Graal. Alors il sera délivré de ses longues douleurs ; et avec lui toute la terre, blessée et agonisante comme lui, reviendra à la vie ; les enchantements tomberont, les fleurs reflouriront, et renaîtront la joie et la prospérité. Vienne donc le Héros inconnu, qui s'assoira au Siège Périlleux, qui guérira le Roi Pêcheur et mettra fin aux peines de Bretagne ! Chaque jour le roi Artus répète ce même vœu fervent, cependant que ses chevaliers peu à peu reculent devant la ruée des Puissances mauvaises. Aux splendeurs joyeuses de la cour d'Artus toujours l'inquiétude et le souci se mêlent...

Les nappes étaient mises et l'on allait s'asseoir au dîner, quand un valet entra et dit au roi :

- Sire, je vous apporte une merveilleuse nouvelle.

- Dis-la vite, répond le roi.

- Sire, près de la rive du fleuve, au pied de votre palais, un grand bloc de pierre flotte sur l'eau : venez le voir, car je crois bien que c'est quelque aventure.

Le roi descendit aussitôt pour voir le prodige et tous le suivirent. Ils trouvèrent, échoué à la rive, un grand bloc de marbre rouge ; une épée y était fichée, qui paraissait belle et riche ; le pommeau en était de pierre précieuse, ouvré à lettres d'or. Les barons s'approchant, lurent l'inscription que voici : *Nul ne me tirera d'ici, hormis celui qui doit me pendre à son côté ; et celui-là sera le meilleur chevalier du monde.* Aussitôt qu'il a lu, le roi se tourne vers Lancelot :

- Beau seigneur, cette épée est à vous de droit car nous savons bien que le meilleur chevalier du monde, c'est vous.

Mais Lancelot, pris d'on ne sait quelle crainte devant le mystère de cette épée, répond avec humeur :

- Non, Sire, elle n'est pas à moi, et je n'aurai pas l'audace d'y porter la main: je n'en suis pas digne!

- Essayez pourtant, insiste le roi.

- Non, Sire, car quiconque y touchera à tort sera châtié.

- Qu'en savez-vous ?

- Je le sais, et vous verrez plus tard !

Le roi s'étonne du refus singulier de Lancelot; puis, s'adressant à monseigneur Gauvain:

- Beau neveu, lui dit-il, essayez, vous !

- Sire, avec votre permission je n'en ferai rien puisque messire Lancelot se récuse. A quoi bon m'en mêler ? On sait assez qu'il est bien meilleur chevalier que moi.

- Vous essayerez cependant, reprend le roi, sinon pour avoir l'épée, du moins pour m'obéir.

Aussitôt Gauvain saisit la poignée de l'épée et tire, mais l'épée ne bouge pas.

- C'est assez, mon cher neveu, dit le roi, vous avez bien satisfait à mon désir.

- Messire Gauvain, s'écrie Lancelot, sachez que pour ce geste vous recevrez un jour de cette épée un tel coup que vous donneriez un château pour n'y avoir jamais mis la main !

- Seigneur, répond Gauvain, je n'en puis mais ; même si j'avais été certain d'en mourir sur-le-champ, j'aurais agi ainsi, pour accomplir la volonté de mon seigneur le Roi.

Et Artus, entendant ces paroles loyales, regrette ce qu'il a fait faire à son neveu. Puis il invite Perceval à tenter l'aventure, et Perceval, insouciant, le fait volontiers, pour tenir compagnie à monseigneur Gauvain. dit-il. Mais lui non plus ne put retirer l'Épée. Toute la cour comprit alors que les lettres du pommeau disaient vrai, et il n'y eut plus un homme assez hardi pour oser y mettre la main. Autour du roi pensif les barons, en silence, baissaient la tête... Puis on entendit la voix du sénéchal Keu :

- Il serait grand temps, dit-il, d'aller enfin dîner.

- Allons donc, fit le roi.

Et la cour retourna au palais, laissant à la rive le bloc de marbre et l'épée. Au moment où le roi s'assied sous son dais, les cors sonnent et se répondent d'une tour à l'autre; puis les compagnons de la Table Ronde prennent leurs places. Ce jour-là ils furent servis par quatre rois couronnés et par un si grand nombre de hauts barons que c'était merveille. Mais il n'y avait personne qui n'eût au coeur, malgré la splendeur du festin, quelque appréhension vague.

LE HÉROS

Le premier service venait de se terminer quand soudain les portes et les fenêtres du palais se fermèrent sans que personne n'y mît la main. Tous, sages et fous, se regardaient stupéfaits; le roi s'écria enfin :

- Par Dieu, seigneurs, voici bien des prodiges aujourd'hui ici et à la rive. Je pressens qu'il en paraîtra bientôt de plus grands encore.

A peine avait-il parlé qu'on vit s'avancer un vieillard vêtu d'une longue robe blanche, qui menait par la main un chevalier à l'armure vermeille, sans écu et sans épée. Nul des assistants ne s'était aperçu de leur entrée. Quand il fut au milieu de la salle, le vieillard prononça simplement ces mots :

- La paix soit avec vous. Puis, se tournant vers la chaire royale :

- Roi Artus, dit-il, je t'amène celui que tu attends, le descendant du roi David, celui par qui les merveilles de ce royaume et des terres étrangères seront terminées.

- Seigneur, répond le roi, soyez tous deux les bienvenus, et puisiez-vous dire vrai ! Car si ce chevalier est bien celui que nous attendons pour achever les aventures du Graal, nul homme n'a jamais été fêté sur terre comme il le sera de nous !

On désarme le chevalier, et par-dessus sa cotte de soie rouge le vieillard lui passe un manteau de drap de soie vermeil, fourré de blanche hermine. Puis il le mène droit au Siège Périlleux, en déclarant très haut, afin que tous l'entendent :

- Sire, prenez cette place, c'est la vôtre.

Le chevalier s'assit avec tranquillité dans la chaire où plus d'un preux avait trouvé la mort ou quelque affreuse blessure; et soudain, sur le haut dossier où jamais main humaine n'avait tracé d'inscription, les assistants, muets d'étonnement, virent un nom briller en lettres d'or :

"GALAAD"

Sa mission accomplie, le vieillard à la robe blanche salua le roi et sortit, sans répondre aux questions que plusieurs lui adressaient. Une quinzaine de cavaliers l'attendait dans la cour; dès qu'il les eut rejoints, il monta à cheval et la petite troupe partit à vive allure. Quand les compagnons de la Table Ronde virent le chevalier siéger en la place dont les meilleurs d'entre eux n'osaient approcher, ils s'en émerveillèrent longuement. Quel est donc celui-ci, disaient-ils, qui vient vers nous paré de jeunesse et de beauté, et qui accomplit aisément l'impossible ? Mais par le palais et la ville la joie allait grandissant, car déjà la rumeur courait que le Libérateur avait paru. A la fin du repas, le roi se leva et, s'approchant de Galaad, lui dit :

- Seigneur, soyez le très bien venu ! Longtemps vous fûtes attendu; mais puisqu'à cette heure nous vous avons, rendons grâce à Dieu, et à vous qui avez daigné nous visiter. Seigneur, nous avons grand besoin de votre venue pour délivrer ce pays des prodiges qui l'accablent, mais aussi pour achever, ici même, une aventure où tous mes

chevaliers viennent d'échouer. Car je ne doute plus que vous soyez envoyé de Dieu pour accomplir ce qu'aucun mortel, avant vous, n'aura pu mener à fin.

- Sire, répond Galaad, où est cette aventure dont vous me parlez ? Je la verrais volontiers.

- Je vais vous la montrer, dit le roi.

Il le prend par la main et le conduit vers la rive; tous les barons se pressent sur leurs pas. Cependant la rumeur d'annonciation est parvenue aux chambres des dames.

- Dieu soit loué, dit la reine, si les mystères et les malheurs de la Bretagne doivent enfin cesser ! Et quelle gloire incomparable pour ce chevalier ! Mais dis-moi, demande-t-elle à un valet, dis-moi donc comment est cet inconnu.

- Madame, il est merveilleusement beau et jeune; il ressemble si fort à monseigneur Lancelot et à sa famille que tous vont répétant qu'il en est issu.

- Son nom ?

- Galaad.

La reine à ces mots est saisie d'un trouble qu'elle a peine à cacher. Car d'anciens souvenirs lui remontent soudain au coeur, encore tout chargés d'amertume. Jadis des amours furtives avaient uni, l'espace de quelques nuits, son bien-aimé Lancelot à une fille de roi d'une extrême beauté. Un enfant en était né, qui portait, disait-on, ce nom de Galaad et qui avait été élevé secrètement. La magie, quelque philtre irrésistible avait-il rendu infidèle le plus loyal des amants ? Bien que la reine se fût efforcée de le croire, son jaloux amour avait longtemps souffert. A cette heure un pressentiment l'avertit que ce fils mystérieux de Lancelot est celui-là même dont on lui parle. Le désir de le voir la saisit impérieux.

- Belles dames, dit-elle, venez avec moi jusqu'à la rive du fleuve, car pour rien au monde je ne voudrais manquer un tel exploit.

Et aussitôt elle descend par les terrasses du palais, suivie d'un long et gracieux cortège. A son approche les chevaliers s'écrient :

- Tournez-vous, voici venir la Reine !

Et les plus hauts seigneurs du royaume lui ouvrent le passage Alors Galaad, s'étant approché du rocher de marbre, saisit l'Épée par la poignée et la retira sans effort. Puis il la mit au fourreau et la passa à sa ceinture.

- Seigneurs, dit le roi, puisque vous êtes aujourd'hui tous rassemblés et que les aventures du Graal, je le pressens, vont bientôt vous disperser, je veux que ce jour soit célébré par un tournoi si magnifique que nos descendants en gardent l'éternelle mémoire !

Et, dans les prairies de Camaalot, ce fut une joute prodigieuse. Galaad, bien qu'il n'eût pas voulu prendre d'écu, abattait tous ses adversaires. Mais bientôt l'acharnement fut

tel que le roi fit cesser le jeu, craignant qu'il ne tournât à la mêlée aveugle. A ce moment-là il n'y avait plus que Lancelot et Perceval que Galaad n'eût pas vaincus. Le roi, au retour, le prit près de lui, lui et enlève son heaume et le mena ainsi par la grand'rue de la ville, afin que tous pussent voir à découvert le visage du Héros. Mais la reine n'est point encore satisfaite. Depuis qu'elle l'a vu, au rivage et au tournoi, elle ne doute plus qu'il ne soit le fils de Lancelot : sa beauté, sa vaillance, elle les reconnaît bien. Dès ses débuts il surpasse les plus renommés; mais pourquoi la gloire du fils ne tourne-t-elle pas à l'honneur du père ? La voici parmi les barons, assise auprès de Galaad. Elle commence à lui parler de son pays, de sa famille; puis, pour le plaisir de l'entendre de sa bouche même, elle lui demande le nom de son père. Il hésite, élude la question.

- Quoi ? Seigneur, vous vous taisez ! Et pourquoi donc ? Par Dieu, vous ne sauriez avoir honte de votre père, il n'est issu que de rois et de reines, il est du plus noble lignage que l'on sache, et il a eu, jusqu'à ce jour, le renom du meilleur chevalier du monde. Au reste vous lui ressemblez si parfaitement, seigneur, qu'il n'y a personne qui ne le connaisse à votre seul aspect.

- Madame, répond-il en rougissant, vous paraissez savoir ce nom que vous demandez. Dites-le donc vous-même, et je verrai si vous avez bien deviné.

- Eh bien oui, puisque vous vous y refusez, c'est moi qui le prononcerai, ce nom glorieux. Votre père est messire Lancelot du Lac, le plus beau des chevaliers et le meilleur, le plus généreux, le plus cher à la multitude... et le mieux aimé.

- Puisque vous le connaissez si bien, Madame, pourquoi donc vous l'eussé-je nommé ? La reine aurait voulu prolonger l'entretien, pour la seule douceur de parler de Lancelot; mais le héros, indifférent aux passions de l'amour, ne pensait qu'à sa mission divine.

LE GRAAL

Au repas du soir, tous les compagnons de la Table Ronde étaient assis à leurs places: soudain un coup de tonnerre retentit, si violent qu'il ébranla le palais, et un rayon de soleil entra dans la salle, sept fois plus clair que la lumière du jour. Les assistants se regardèrent, mais aucun n'avait le pouvoir de parler. Et sur le palais un silence surnaturel régna. Alors le GRAAL entra, voilé de soie blanche, porté par des êtres invisibles. Il vint par la grand'porte, et le palais s'emplit aussitôt de senteurs, comme si tous les parfums du monde s'y étaient répandus. Puis il alla par la salle et tourna autour des hautes chaires. A mesure qu'il passait, les convives voyaient les tables se charger devant eux de leurs mets préférés, sans qu'aucun valet n'y mît la main. Quand tous furent servis, le Graal disparut et les convives purent de nouveau parler. Le roi Artus rompit le silence pour remercier Dieu d'une telle grâce.

- Sire, dit alors Gauvain, il est vrai que ce miraculeux festin n'a jamais eu lieu nulle part, si ce n'est, à ce qu'on dit, au château de Corbenic. Mais ici nous n'avons pas vu clairement le Graal. C'est pourquoi, Sire, je fais ce vœu. Demain, sans plus attendre, j'entreprendrai la Quête du Saint Graal; j'y resterai un an et un jour, et plus s'il le faut, mais je ne reviendrai pas à la cour avant d'avoir contemplé le Vase merveilleux ou avant d'avoir appris que cet honneur m'est interdit.

A ces paroles, tous les chevaliers se lèvent, acclament Gauvain et font le même voeu. Le roi, seul, reste immobile et pensif A la fin il s'écrie:

- Ah ! Gauvain, par votre voeu, vous me tuez ! Vous m'enlevez la plus noble et la plus loyale compagnie que j'aie jamais eue ! Quand ils m'auront quitté, je sais bien qu'ils ne reviendront pas tous ! Combien resteront en cette Quête, qui sera plus périlleuse et plus longue que vous ne pensez ! Je leur ai donné richesse et honneurs, je les ai aimés et les aime comme s'ils étaient mes fils ou mes frères: comment pour-rais-je donc supporter leur départ ?

A cette pensée les larmes lui viennent aux yeux, la voix lui manque; puis il soupire:

- Gauvain, Gauvain, vous m'avez mis au coeur, pour toujours, les grandes douleurs.

- Oh ! Sire, s'écrie Lancelot, pour Dieu ne parlez pas ainsi ! Un homme tel que vous ne doit avoir au coeur qu'énergie et bonne espérance. Et si nous mourons tous en cette Quête, du moins ce sera une mort glorieuse.

- Oui, Lancelot, mais c'est mon grand amour pour vous qui m'inspire cette plainte. Jamais roi chrétien n'eut autant de bons chevaliers en sa maison; jamais plus je ne vous aurai autour de moi réunis comme vous êtes, et c'est ce qui me désespère ! Gauvain baisse la tête et ne répond rien; il sait bien que le roi dit vrai. Volontiers, s'il osait, il reprendrait sa parole imprudente. La nouvelle se répand dans tout le palais. Parmi les dames, plus d'une en est dolente. La reine appelle un valet: Dis-moi, fait-elle, étais-tu là quand la Quête a été décidée ?

- Oui, Madame. Messire Gauvain en est-il..., et Lancelot ?

- Messire Gauvain fut le premier à faire le voeu, et Lancelot le second.

A cette réponse, peu s'en faut que la reine ne défaille de la douleur qu'elle a pour Lancelot. Cette Quête, se dit-elle, ne peut se terminer sans bien des morts: pourquoi donc le roi l'a-t-il permise ? Lancelot est le plus vaillant des chevaliers, sans doute, il est invincible, mais quels dangers se cachent dans cette entreprise déjà toute pleine de mystère ?...

LA SÉPARATION

Toute la nuit le roi avait été agité de sombres pensées. Dès l'aube il courait à la chambre où Lancelot et Gauvain avaient dormi : il les trouva déjà vêtus. Il s'assit sur un lit, voulant parler et n'osant. Enfin il dit :

- Gauvain, Gauvain, vous m'avez trahi ! Vous avez été la parure de mon règne et vous en êtes la ruine ! Vous m'avez pris mes compagnons ! Mais le départ des autres ne m'est rien au prix du vôtre à tous deux. Car je vous ai aimés, dès que j'ai pu vous connaître, de tout l'amour dont un homme soit capable.

Puis il se tait et reste longtemps pensif; et si douloureuses sont ses pensées que les larmes lui coulent sur le visage. Enfin il reprend :

- Lancelot, sur la foi jurée, sur le serment qui nous lie l'un à l'autre, je vous requiers d'aide et de conseil.

- Pour quelle chose, Sire ?
- Je voudrais, si c'était possible, arrêter cette entreprise.
- Sire, répond Lancelot, je l'ai vu jurer à tant de chevaliers, que je ne pense pas qu'ils consentent à l'abandonner. Ils se parjureraient; et ce serait mal de le leur demander.
- Hélas ! soupire le roi, vous dites vrai, et je le sais bien; l'amour de vous me fait déraisonner.

Après la messe on fit apporter les reliques et tous les chevaliers, selon la coutume de ceux qui partent en Quête, jurèrent sur les saints de ne point revenir à la cour avant de savoir la vérité du Graal.

Quand la reine comprit que rien ne pouvait désormais les retenir, quand elle les vit mettre le heaume en tête, sa douleur fut aussi grande que si elle avait vu morts devant elle tous ses amis. Mais afin qu'on ne s'en aperçût pas, elle s'enfuit dans sa chambre, et là elle s'abattit sur son lit. A la voir ainsi, il n'y a point d'homme au monde, si dur fut-il, qui n'en eût eu pitié. Lancelot cependant souffrait mortellement du chagrin de son amie. Au moment de monter à cheval, il s'écarta du côté où il l'avait vue partir et pénétra jusqu'à sa chambre. En le voyant entrer tout armé, elle s'écria avec des sanglots :

- Ah ! Lancelot ! vous m'avez conduite à la mort, vous qui abandonnez la maison du roi pour aller en terre étrangère, dont vous ne reviendrez point !
- Madame, je reviendrai, s'il plaît à Dieu, et plus tôt peut-être que vous ne pensez.
- Hélas, mon coeur ne me le dit pas, qui me met en toutes les tortures du monde et en toutes les terreurs où jamais femme ait été pour son ami...
- Madame, je ne m'en irai qu'avec votre adieu, et quand il vous plaira.
- Ah ! Lancelot, vous n'y seriez jamais allé, s'il eût tenu à moi. Mais puisqu'il est ainsi que vous ne pouvez rester sans honte, allez, ami, en la garde de Celui qui se laissa crucifier pour nous. Puisse-t-il vous conduire et vous protéger partout où vous irez !
- Dieu le fasse, amie, par sa digne pitié !

Lancelot a rejoint les autres qui l'attendaient. Ils s'éloignent par les rues de la ville, au milieu du deuil et des larmes de la foule, mais eux semblent joyeux. Le roi les accompagne, il ne peut se résoudre à les quitter. Enfin il fallut se séparer; au pied d'un calvaire la troupe s'arrête.

- Le retour, dit le roi, va m'être plus pénible encore que l'aller ! Mais puisqu'il le faut, résignons-nous.

Gauvain ôte son heaume, et le roi le baise et l'embrasse longuement. Il dit adieu à tous en pleurant, puis, tandis qu'ils entrent dans la forêt, il reprend lentement le chemin de Camaalot. Solitaire, accablé du souvenir de sa jeunesse et de sa joie enfuies, il pense que l'événement qu'il a tant désiré lui a apporté la pire douleur, et que le plus beau jour de la Table Ronde en a été aussi le dernier.

II - GALAAD

L'AVENTURE DE L'ÉCU

Au soir de leur départ, les compagnons de la Table Ronde furent tous hébergés chez un vieux seigneur qui avait été de la maison du roi et qui leur fit grande fête. Mais ils décidèrent de se séparer dès le lendemain, parce qu'il ne convenait pas de courir les aventures en si grande troupe. Demeuré seul, Galaad chevaucha trois ou quatre jours au hasard. Puis, une après-midi, il arriva à une abbaye de moines blancs où il fut reçu courtoisement, et où se trouvaient déjà Yvain et le roi Baudemagu. Après le dîner, au soir tombant, les trois compagnons allèrent s'ébattre dans le verger des moines qui était fort beau... Assis au pied d'un arbre, sous le jeune et clair feuillage, ils devisent, et Galaad demande aux deux autres ce qui les a amenés là.

- Ma foi, seigneur, nous y sommes venus pour voir une chose extraordinaire dont on nous a parlé. En cette abbaye il y a, dit-on, un écu que personne ne peut emporter sans être tué ou estropié le jour même ou au plus tard le lendemain.

- Et, par Dieu, ajoute Baudemagu, je veux dès demain matin sortir d'ici par la grand'porte, à cheval, la lance au poing, avec cet écu au col ! Je verrai bien si ce qu'on en dit est vrai !

- C'est une belle aventure, dit Galaad; et si vous la manquez je la tenterai à mon tour : aussi bien je n'ai toujours point d'écu.

- Ah ! seigneur, je ne voudrais pas vous disputer cette affaire, que vous ne manquerez pas, j'en suis certain. Je vous laisse la place.

- Mais non, seigneur, mais non, répond Galaad; je vous en prie, essayez d'abord, puisque vous tenez à voir si ce qu'on en dit est vrai !

Le lendemain Yvain et Baudemagu se firent montrer l'écu, qu'on gardait dans la chapelle du couvent, derrière le maître-autel. C'était un grand bouclier blanc à la croix vermeille, aux couleurs splendides, et qui répandait un étrange parfum. Malgré les objurgations des moines, Baudemagu, comme il l'avait dit le prit et l'emporta. Mais il demanda à Galaad et à Yvain de demeurer un peu à l'abbaye, pour voir ce qui allait arriver. Baudemagu s'éloigne, l'écu au col, la lance au poing, suivi d'un seul écuyer. Après avoir fait environ deux lieues, Il se trouve en un étroit vallon, au fond duquel il aperçoit un ermitage. Or, voici qu'auprès de l'ermitage surgit un chevalier; il porte une armure blanche, il accourt de toute la vitesse de son cheval, il baisse sa lance... Il atteint Baudemagu, qui courageusement lui a fait tête; du choc il perce le haubert et lui enfonce dans l'épaule gauche le fer tranchant. Pendant que le roi tombe, le chevalier blanc lui arrache l'écu et lui dit :

- Messire, vous avez été par trop fou de prendre cet écu, réservé au meilleur qui soit au monde ! Tiens, valet, reporte-le au Bon Chevalier qui a nom Galaad et dis-lui de le porter désormais, de par le Haut Maître ! .

- Seigneur, répond le valet, ne me direz-vous pas votre nom afin que je puisse le répéter ?

- Aucun mortel ne peut connaître mon nom !

L'écuyer, tombant à genoux, conjura alors le chevalier blanc de lui révéler du moins ce qu'était l'écu merveilleux, et celui-ci promit d'en raconter l'histoire en présence de Galaad.

- Va donc, ajouta-t-il, et ramène-le ; vous me retrouverez en cet endroit même.

L'écuyer a mis Baudemagu en travers de la selle devant lui; il l'a rapporté, piteux et dolent, à l'abbaye d'où naguère le roi était sorti si fièrement. Puis, tandis que les médecins et les frères s'empresaient autour du blessé, il a remis l'Écu à Galaad. Tous deux reviennent à l'endroit du combat. De nouveau le Chevalier Blanc apparut soudain devant eux, mais cette fois il salua courtoisement Galaad, et puis commença en ces termes l'histoire de l'Écu :

- Quarante-deux ans après la Passion de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie, le gentil chevalier qui dépendit de la croix le corps du Seigneur et fut le premier gardien du Graal, s'en alla de Jérusalem avec toute sa famille. Guidés par les ordres de Dieu, ils arrivèrent à Sarras, cité du roi sarrasin Evalach, qui en ce temps-là était en guerre avec son voisin, le riche roi Tholomer. Quand Evalach fut sur le point d'entrer en campagne Josèphe, fils de Joseph d'Arimathie, lui persuada que s'il restait dans l'erreur paï enne il serait certainement vaincu. - Que dois-je donc faire ? demanda Evalach - Ce que je vais vous dire, répondit Josèphe. Il commença par lui exposer les principes de la foi chrétienne. Puis il se fit apporter un écu, y traça une croix avec de la couleur vermeille et dit : - Roi Evalach, Tholomer aura d'abord l'avantage sur toi; il te mettra même en péril de mort. Mais quand tu te sentiras perdu, découvre cette croix et invoque l'aide du vrai Dieu, qui mourut en croix. Evalach partit, et il lui arriva ce qu'avait dit Josèphe. Mais au moment où il découvrit son écu, il y vit non plus la croix vermeille, mais l'image même du Crucifié tout sanglant. Rentré vainqueur à Sarras, il se fit baptiser, et garda chèrement l'Écu merveilleux. Mais l'image du Crucifié n'y paraissait plus. Plus tard le roi Evalach passa en Grande-Bretagne à la suite de Josèphe, l'y défendit contre les paï ens et l'aida à évangéliser la contrée. Ils s'aimaient extrêmement. Aussi, quand Josèphe fut à son lit de mort, il voulut laisser à son ami un souvenir de sa personne, et refit de son propre sang la croix vermeille sur l'Écu; puis il prophétisa que cet écu garderait éternellement la fraîcheur de ses couleurs et n'appartiendrait à personne avant la venue du Bon Chevalier. Seigneur Galaad, sachez que c'est cet Écu même que vous portez au cou. Aussitôt son récit achevé, le Chevalier Blanc disparut sans que Galaad pût voir ce qu'il était devenu.

LE CHÂTEAU DES PUCELLES

Messire Galaad poursuivit seul ses courses hasardeuses et chevaucha mainte journée sans trouver d'aventure digne d'être contée. Mais un jour il arriva sur une haute montagne où était une chapelle. Il y entra: elle était déserte et presque en ruines. Tandis qu'il y priait il entendit une voix qui lui dit :

- O toi, chevalier qui cherche l'aventure, va au Château des Pucelles et détruis-en les coutumes mauvaises. Il repartit, et bientôt il aperçut de loin, en une vallée un grand château très fort, que baignait une rivière rapide. Il s'y dirigea; mais avant d'y arriver il rencontra un vieux pauvre qui le salua de son mieux. Il lui demanda le nom du château.

- Seigneur chevalier, c'est le Château des Pucelles; mais on devrait plutôt dire le Château Maudit.

- Pourquoi cela ?

- Parce que tous ceux qui y vivent sont maudits ; ils n'ont point de pitié au coeur; ils maltraitent et violentent tout ce qui passe par ici. Aussi, seigneur chevalier, je me permets de vous dire : retournez sur vos pas au plus vite.

- Que Dieu te protège, bon homme, mais il me déplairait de tourner bride.

Il jette un coup d'oeil sur ses armes, voit que rien n'y manque et pousse vivement vers le château. Un peu plus loin il rencontra sept jeunes filles richement montées qui lui crièrent:

- Seigneur chevalier, vous avez franchi les bornes, retournez, retournez !

Il répond qu'il n'a cure des bornes et continue vers le château. Enfin sa troisième rencontre fut celle d'un valet qui lui déclara que les maîtres du château lui défendaient d'aller plus loin avant qu'on sût ce qu'il voulait.

- Ce que je veux ? La coutume du château.

- Eh bien, vous l'aurez pour votre malheur, et telle qu'aucun chevalier errant n'y a survécu. Attendez-moi

- Va donc, et fais vite, car ma besogne est pressante.

Le valet rentre au château, et presque aussitôt Galaad en voit sortir sept chevaliers armés qui lui crient :

- En garde, chevalier ! Défends ta vie !

- Comment ? voulez-vous donc m'attaquer tous ensemble ?

- Oui, car la coutume, c'est cela !

Alors il rend les rênes au cheval, et de sa lance abat le premier qu'il rencontre. Les autres l'atteignent à l'écu, sans pouvoir le désarçonner. Mais la violence du choc arrête son cheval en pleine course et l'affole; il se cabre et manque de le renverser. Toutes les lances sont brisées; les épées jaillissent des fourreaux, et c'est la mêlée horrible, angoissante. Mais le Bon Chevalier s'évertue, et sous son épée tranchante les armures éclatent, le sang coule des blessures. Les ennemis finissent par s'épouvanter de cette force qui jamais ne se lasse ; épuisés, tremblants, craignant la justice de Dieu, ils tournent bride et s'enfuient. Galaad aurait pu les massacrer: il ne les poursuit même point, mais tourna vers le château et passa le pont-levis. Là il vit venir un vieux prêtre, qui lui apportait les clefs du château. Il les prit et entra. Dès qu'il a franchi les portes de l'enceinte, il s'étonne de voir les rues remplies de jeunes filles. Et voici qu'elles s'avancent toutes vers lui, en s'écriant :

- Seigneur, soyez le bienvenu ! Nous avons tant attendu notre délivrance ! Béni soit Dieu qui vous a envoyé à nous !

Elles prennent son cheval par la bride et le conduisent en cortège vers la forteresse principale. Autour de lui les voiles et les écharpes flottent, les chants s'élèvent; derrière lui, c'est une procession joyeuse et des choeurs dansants. Quand il est arrivé au palais, on l'aide à se désarmer ; puis une jeune fille apporte un cor d'ivoire cerclé d'or et lui dit :

- Seigneur, si vous voulez que votre victoire ne soit pas vaine, mandez tous les chevaliers et les vassaux qui relèvent de ce château, et faites-leur jurer de ne jamais rétablir la douloureuse coutume. Prenez ce cor, dont le son s'entend bien de dix lieues.

Galaad fit sonner du cor par un sergent qui était là, et, toutes les jeunes filles s'étant assises en cercle autour de lui, le chapelain lui raconta l'histoire que voici.

- Il y a dix ans, les sept chevaliers que vous avez vaincus vinrent ici par hasard et y furent hébergés. Le seigneur du château était alors le duc Lynor, qui était bien le meilleur et le plus sage des hommes. La nuit, après le repas, une querelle s'éleva entre le duc et les sept frères, à cause d'une fille du duc dont ils voulaient faire leur volonté. Comme le duc refusait de leur livrer sa douce enfant, ils le tuèrent, ainsi que son fils, et consommèrent leur crime immonde. Ensuite ils prirent le trésor, s'installèrent en maîtres au château et contraignirent les vassaux à leur faire hommage. Ils combattaient toujours tous ensemble, afin de n'avoir aucun chevalier errant à redouter. Et le pis est qu'ils mettaient à mal ou retenaient prisonnières, pour servir un jour à leurs débauches, toutes les jeunes belles qui passaient : de là le nom de Château des Pucelles. Vous voyez maintenant, seigneur, de quel enfer vous avez tiré ces pauvres filles.

Vers le soir on apprit que les sept fuyards avaient été rencontrés par Gauvain, qui les avait impitoyablement massacrés.

- C'est dommage, dit Galaad, car ils se fussent peut-être amendés.

Les prisonnières furent mises en liberté. Une fille cadette du duc était la seule survivante de la famille. Galaad lui remit le château, la fit reconnaître pour suzeraine par tous les seigneurs du pays, et s'en alla le jour suivant. La foule l'escorta longuement, acclamant et regrettant son libérateur.

III - LANCELOT

LANCELOT HONNI

PLUSIEURS jours après avoir quitté le Château des Pucelles, Galaad entra dans une forêt déserte et redoutée qu'on appelait la Forêt Gaste. Un jour, à la tombée du soir, il y rencontra Perceval et Lancelot qui, ne le reconnaissant pas, le provoquèrent. Lancelot l'attaqua le premier et lui brisa sa lance sur la poitrine. Galaad l'envoya rouler à terre avec son cheval, puis, tirant rapidement l'épée, il se tourna contre Perceval et lui en porta un tel coup qu'il lui trancha le heaume et la coiffe de fer ; si l'épée n'eût tourné dans sa main, il le tuait. Perceval reste à terre, étourdi, ne sachant s'il est mort ou vivant; Lancelot et lui se regardent, voient Galaad qui s'éloigne entre les arbres et se sentent hors d'état de le suivre. Tous deux en ont grand'honte. Qu'allons-nous faire ? demande Lancelot en se relevant. Perceval répond que le mieux est de regagner la grand'route, car le chevalier ne peut plus être rejoint, et si la nuit les surprend en ce lieu horrible ils n'en sortiront pas. Mais Lancelot ne veut pas tourner bride; il persiste à vouloir courir après le chevalier inconnu, qu'il n'atteindra pas. Ils se séparèrent donc, et tandis que Perceval retournait, Lancelot se mit en marche au jugé à travers la forêt, sans suivre ni voie ni sentier, car l'obscurité sous les ramures était maintenant complète. Combien de temps a duré cette marche hasardeuse ? Lancelot l'ignore. Mais nul rayon de lune, nul scintillement d'étoile, nulle pâleur d'aube n'a traversé l'épaisseur de la futaie formidable. Une croix de pierre se dresse au croisement de deux sentes. Elle est élevée sur des degrés et sur un socle de marbre où Lancelot croit entrevoir une inscription, mais la nuit est trop noire pour qu'il la puisse lire. Près du carrefour, il aperçoit une petite chapelle très vieille; sans doute il y trouvera quelqu'un. Il attache son cheval à un chêne, pend son écu à une branche et veut entrer dans la chapelle. Mais dès qu'il a poussé la porte il se trouve devant une grille de fer qui l'arrête. Il regarde au travers et voit sur l'autel un candélabre d'argent à six cierges allumés, de belles draperies de soie et quantité de riches objets. Lancelot s'étonne de trouver en un lieu sauvage de si précieuses choses, et désire d'autant plus d'entrer. Mais il a beau examiner la clôture, il ne voit nul passage. Triste et déçu, pressentant là le signe de quelque infortune prochaine, il revint alors à la croix, ôta son heaume et son épée, et se coucha sur les degrés. Il était si las qu'il ne tarda pas à s'y endormir. C'est alors que lui arriva la plus singulière aventure de sa vie. Tandis qu'il sommeillait ainsi, une litière portée par deux palefrois arrivait au carrefour; un chevalier blessé y était couché, dolent et gémissant à chaque heurt. Quand il fut devant Lancelot, il le considéra un instant sans rien dire, le croyant sans doute profondément endormi. Et il est vrai que Lancelot ne bougeait ni ne parlait ; pourtant il voyait, il entendait, suspendu inerte entre le sommeil et la veille, ne sachant lui-même si ce qu'il percevait était songe ou réalité. Le chevalier à la litière est arrêté auprès de la croix; il se plaint et s'écrie: - *Ha Dieu ! ce tourment cessera-t-il jamais ? Ha Dieu ! quand viendra le Saint Graal par qui ma douleur doit être apaisée ?* Longuement le chevalier se lamente dans la nuit, près de Lancelot qui semble toujours endormi. Soudain voici que sans bruit les portes de la vieille chapelle s'ouvrent d'elles-mêmes, et le candélabre d'argent qui était sur l'autel s'avance avec ses six cierges ardents, et derrière, sur une table d'argent, vient le Saint Graal ; mais nul être visible ne les porte, procession splendide qui glisse dans l'air ainsi qu'un rayon de lune. Quand le chevalier malade voit approcher le Saint Graal, il se laisse tomber à terre du haut de sa litière, joint les mains et s'écrie: - *Beau Sire Dieu, qui par ce saint Vase que je vois, avez fait en ce pays tant de miracles, Père, par votre pitié, faites que mon mal soit allégé !* Il se traîne à la force des bras jusqu'au perron où s'est posée la Table d'argent avec le Saint Graal;

il se tire, il se hisse, et parvient à baiser la Table. Aussitôt il jette un long soupir et dit :
- *O Dieu ! je suis guéri !* Puis il retombe étendu sur les degrés et reste là immobile comme s'il dormait. Après être demeuré quelque temps, le candélabre repartit vers la chapelle; et la Table d'argent et le Saint Graal suivaient, toujours portés par des mains invisibles. Lancelot avait vu toute la scène merveilleuse; mais soit qu'il fût trop las? soit qu'une malédiction pesât sur lui, il n'avait pu faire aucun mouvement à la venue du Saint Graal, ni témoigner aucunement qu'il y eût pris garde. Quand le Graal fut rentré dans la chapelle, le chevalier s'éveilla, guéri, plein de force; son écuyer vint le rejoindre avec des pièces d'armure. Tous deux s'étonnent de Lancelot, toujours étendu et inerte. C'est sans doute, dit l'écuyer, quelque chevalier maudit à qui Dieu n'a pas permis de voir la sainte apparition. Puis il va prendre l'épée et le heaume de Lancelot, équipe le cheval qu'il trouve attaché auprès et dit à son maître: Seigneur, prenez et montez, le cheval est bon, l'épée est très belle; tout cela sera mieux employé par vous que par ce mécréant qui est là allongé ! La lune était levée, belle et claire; ils tirent du fourreau l'épée de Lancelot, font briller la lame et l'admirent; puis ils montent et s'éloignent, sans plus se soucier de celui qu'ils viennent de dépouiller. Ils devaient être déjà à plus d'une demi-lieue quand Lancelot revint à lui, se demandant si tout ce qu'il avait vu était songe ou réalité. Il va d'abord à la chapelle : le candélabre y brille toujours sur l'autel; mais ce que Lancelot cherche surtout, le Saint Graal, il ne le découvre point. Et tandis qu'il s'efforce de regarder à travers la grille, une voix soudain s'élève et crie irritée:

- Lancelot, coeur plus dur que pierre, comment oses-tu entrer là où est le Saint Graal ? Va-t'en, fuis, ta présence salit le lieu sacré !

Effrayé, honteux, il s'éloigne, revient vers la croix; il veut s'armer et ne trouve plus ni son heaume, ni son épée, ni son cheval. Il comprend alors que la scène nocturne n'était pas un rêve. Et comme si ses yeux se rouvraient pour la première fois depuis des années, soudain il voit la cause de sa mésaventure, la honte criminelle de sa vie lui apparaît clairement.

- Oh ! s'écrie-t-il, voilà donc le résultat de mon péché et de ma vie mauvaise ! Ma faute m'a enlevé la vue de tout ce qui est divin ! Depuis le jour où j'ai été fait chevalier, je vis dans la luxure et la vilenie, dans les ténèbres !

Lancelot s'accuse et se désole. Cependant le jour est venu, les premiers rayons du soleil jouent à travers les branches, tous les oiseaux des bois se mettent à chanter. Quand Lancelot se voit entouré de lumière et de mélodies, quand il se sent enveloppé de toute cette allégresse matinale de la nature, qui si souvent l'a réjoui au temps de sa vie heureuse, il comprend sa déchéance et sa misère; il n'y a chose au monde qui puisse lui rendre la joie.

L'AVEU

Parmi la forêt joyeuse, Lancelot, cœur dolent, chemine à pied, tête nue, sans armes; il ne sait où il va... Enfin il atteint un ermitage, au moment où l'ermite allait dire sa messe. Il suivit l'office, mais à la fin il appela le prêtre et réclama son assistance. Le prêtre lui demanda qui il était; et quand il apprit que c'était Lancelot du Lac, fils de roi, nourrisson des fées, compagnon de la Table Ronde, il s'étonna de voir si morne et si accablé l'illustre chevalier. Doucement il lui rappela que tous les dons qu'il avait reçus de la Providence, beauté, vaillance, esprit, grandeurs, devaient lui inspirer la piété et la reconnaissance envers le Maître. Il lui raconta la parabole des Besants, où l'on voit un riche seigneur confier à ses sergents une partie de son avoir. A l'un il remit un besant d'or, à l'autre deux et au troisième cinq. Celui qui avait reçu les cinq besants les fit fructifier si bien qu'il en gagna cinq autres ; et quand il eut rendu ses comptes, le seigneur lui dit : - *Viens près de moi, sergent fidèle et loyal, je t'accueille en la compagnie de mon hôtel.* Celui à qui il avait donné deux besants en avait aussi gagné deux autres, et le seigneur lui tint le même langage qu'au premier. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un l'avait enfoui en terre et n'osa venir devant la face de son seigneur. Celui-là fut le mauvais sergent, au cœur dur et faux...

Mais l'ermite rappelle aussi à Lancelot la miséricorde infinie de Dieu, qui aime mieux la conversion que la mort du pécheur ; il lui dit les mérites du repentir, de la confession sincère, et le pardon toujours offert... Lancelot comprend qu'il sera jugé comme le mauvais sergent, qui cacha son besant en terre; ébranlé, à demi persuadé, il voudrait avouer sa faute secrète, et il n'ose. Mais l'ermite lui dit tant de bonnes paroles, qui suggèrent tantôt la crainte et tantôt l'espérance, que l'aveu jaillit enfin des lèvres du malheureux.

- Seigneur prêtre, dit-il en soupirant du plus profond de son cœur, seigneur prêtre, voici la vérité. Le mal dont se meurt mon âme est l'Amour. Toute ma vie j'ai aimé une femme, et c'est la reine Guenièvre, l'épouse de mon seigneur le roi Artus. C'est pour l'amour d'Elle que j'ai accompli les exploits que le monde entier connaît ; c'est Elle qui m'a mis en la gloire et en la grandeur où je suis ; c'est Elle qui à profusion m'a donné l'or, l'argent et les riches dons que j'ai si souvent distribués aux chevaliers pauvres. C'est Elle qui m'a fait parvenir de pauvreté à richesse et d'infortune à tous les bonheurs de la terre !... Mais je vois bien que pour cet amour, que je croyais noble et beau, Dieu s'est irrité contre moi. Il me l'a bien montré depuis hier soir.

Et Lancelot raconte ce qui lui est advenu dans la Forêt, l'inscription sainte qu'il n'a pu lire, la chapelle où il n'a pu entrer, le Graal qu'il n'a pu honorer. Le prêtre alors lui montre la vilénie de son péché, l'exhorte à la conversion, et lui fait enfin promettre de ne plus retomber dans le crime d'adultère. Quatre jours durant Lancelot reste chez l'ermite, dont les sermons peu à peu changeaient son grand et faible cœur... Mais ici le livre interrompt cette histoire pour conter celle de Perceval.

IV - PERCEVAL LES AVENTURES VAINES

LES ÉCHECS

QUAND Perceval se fut séparé de Lancelot, il chevaucha assez longtemps dans les halliers avant de retrouver la grand-route. Il passa la nuit à un petit ermitage abandonné, et le lendemain il chevaucha encore toute la journée sans rencontrer âme qui vive. L'après-midi s'achevait, le soir allait tomber, et Perceval se répétait mélancoliquement qu'il eût bien aimé trouver pour la nuit d'autre gîte que les fourrés épineux de la forêt... Soudain, entre les cimes des arbres, brilla le faîte doré d'une grosse tour. De joie, Perceval fit bondir son cheval. Quelques pas plus loin, le chemin s'étant élargi princièrement, il découvrit le plus beau château du monde. Le pont sur les douves était baissé, les portes ouvertes: au galop de son cheval il entra. Sur l'un des côtés de la cour s'étaient les marches d'un perron; il s'y dirigea tout droit, mit pied à terre, passa la bride de son cheval à un anneau, puis gravit les degrés d'un pas rapide le heaume en tête et l'épée à la cuisse. Il n'avait encore rencontré personne. Au haut du perron la grand-salle s'ouvrit devant lui : elle était déserte. Il la traversa sans s'arrêter, et poussa jusqu'à une chambre qui était tapissée de tentures, jonchée de fleurs fraîches, mais déserte comme la salle, comme la cour et comme l'entrée du château. Assez étonné, il revint sur ses pas. Quel prodige est-ce là ? se demandait-il. Cette chambre est parée nouvellement, quelqu'un certes y était il n'y a qu'un instant -pourquoi ne vois-je ici nul être vivant ? Il se mit à faire le tour de la vaste salle. Devant une fenêtre il vit un échiquier d'argent poli; des échecs y étaient rangés, les uns noirs, les autres d'ivoire blanc, en bel ordre et prêts pour le jeu. Perceval les regarda longuement prit un des pions d'ivoire, le mania, l'admira, puis, en le reposant, machinalement il le poussa en avant. Mais ô! surprise, voici qu'un des pions noirs, de lui-même se déplaça aussi. Stupéfait, Perceval se demande s'il a bien vu. Il avance un autre pion d'ivoire: aussitôt un autre pion noir s'avance. Alors, acceptant cette étrange partie, Perceval s'assit et se mit à jouer. A chacun de ses coups les pièces adverses ripostaient de telle façon que trois fois de suite elles le matèrent. Par Dieu, s'écria-t-il, voilà bien la plus sottise merveille que j'aie vue ! Échecs du diable, sois-je maudit si vous faites jamais plus pareil affront, à moi ni à personne ! Il les ramassa dans le pan de son haubert et s'approcha de la fenêtre pour les jeter à l'eau profonde qui courait sous les murs.

- Hé ! là, chevalier ! La colère vous fait agir comme un vilain, vous qui voulez jeter à l'eau mes beaux échecs !

Il lève la tête, et, à la fenêtre d'une tour voisine, il aperçoit un visage de femme. Ah ! se dit-il, enfin quelqu'un !

- Demoiselle jolie, reprit-il, si vous daigniez descendre jusqu'ici, je ne les jetterais pas.

- Je ne descendrai pas; mais vous, remettez nos échecs en place, et vous serez un chevalier courtois.

- Comment ? Vous ne voulez rien faire pour moi et vous me demandez quelque chose ? Non, par tous les saints de Bretagne, si vous ne descendez, je les jette !

Et il soulevait déjà le pan de son haubert.

- Allons ! Remettez mes échecs, sire chevalier: j'aime mieux descendre que de les perdre.

Joyeux, Perceval rejeta les échecs pêle-mêle sur l'échiquier; d'eux-mêmes, ils se remirent à leurs places, mieux et plus vite qu'aucun homme n'eût pu le faire. Mais Perceval n'y prêtait plus d'attention, car au fond de la salle une porte s'était ouverte, et, précédée de trois sergents en bel arroi, entourée de dix jeunes filles, une femme apparaissait. Il se mit à la contempler, cependant que des serviteurs s'affairaient à le désarmer. Et il est vrai que c'était la plus jolie jeune fille du monde. Une chambrière jeta sur les épaules de Perceval un court mantelet d'écarlate, puis le mena vers sa maîtresse qui s'était assise dans la chambre jonchée de fleurs. Or Perceval pensait à part lui qu'il serait trop fol et niais si, se trouvant seul et de loisir avec une si belle créature, il ne la priait pas d'amour. Il se mit donc tout aussitôt à la requérir, à la presser; de toutes les manières qu'il savait, il essaya de la persuader. Elle lui répondit enfin :

- Sire chevalier, je vous écouterai volontiers si j'étais sûre que vous êtes en actions aussi magnifique qu'en paroles. Vous vous dites capable de mille prouesses extraordinaires pour l'amour de moi; je vous crois sans doute, mais je vous en demanderai une. Si vous faites ce que je vais vous dire, vous serez mon ami et le seigneur de ce château.

- Ah ! Madame, il n'y a rien au monde que je ne fasse pour vous; parlez vite

- Hé bien, il faut aller chasser le grand cerf blanc, qui hante la forêt voisine, et m'en rapporter la tête. Je vous donnerai, pour vous aider, un petit braque au nez très sûr. Une fois en forêt, laissez-le aller, et il vous mènera droit au cerf. Vous n'aurez plus qu'à forcer la bête..., et à revenir.

- Vraiment, madame, je me crois capable d'un tel exploit, si Dieu le permet, s'écria Perceval en riant.

- Nous verrons bien. L'heure du dîner était venue. En quelques instants des serviteurs dressèrent la table et la couvrirent de tous les mets qu'on pouvait désirer. Puis, quand après le repas le chevalier eut encore devisé quelque temps avec son hôtesse, les serviteurs revinrent, le déshabillèrent prestement et le couchèrent en un lit bel et riche. Bel et riche était le lit, mais sachez que Perceval y dort peu, tant il pensait à la jolie châtelaine. Le lendemain, dès l'aube, Perceval était debout. Tandis que deux valets l'armaient, deux autres lui amenaient son cheval. Au moment où il montait en selle, la jeune fille parut avec son chien.

- Sire chevalier, lui dit-elle, si vous m'aimez, gardez mon chien, je vous en prie, aussi chèrement que votre amour !

- Par Dieu, madame, répondit Perceval, il n'est rien au monde que je ne préfère perdre, plutôt que ce joli petit braque, puisqu'il me vient de vous. Il mit le chien sur l'encolure de son cheval et partit en caracolant. La forêt est haute, sombre, silencieuse. Perceval a mis le chien à terre. L'animal quète un instant, puis soudain file droit à travers la futaie. Il va vers un grand fourré, s'y enfonce: aussitôt le cerf en débouche. Il était de taille gigantesque et blanc comme la neige ; rabattant en arrière sa vaste ramure, il s'enfuyait...

Mais Perceval enfonce ses éperons aux flancs de son bon cheval et se lance à la poursuite. A quoi bon faire de cette chasse un long récit ? Tant elle dura que le cerf lassé fut aux abois, et le braque le tenait par les deux cuisses. Perceval sauta de son cheval, tira l'épée et, tout joyeux, coupa la tête du beau cerf blanc. Pendant qu'il s'occupait d'attacher cette tête à l'arçon de sa selle, parut une vieille femme montée sur un palefroi qu'elle menait avec une vigueur et une adresse surprenantes. Elle s'empara du chien, sans mot dire, et repartit à vive allure. Le braque s'était laissé prendre comme s'il la connaissait. Perceval eut vite fait de remonter en selle et de rejoindre la vieille. Tout en galopant près d'elle, il la saisit par les épaules, l'arrêta et lui cria:

- Dame, rendez-moi mon braque; c'est grande vilenie de me l'enlever ainsi !

- Maudit celui qui m'arrête, et qui prétend que ce chien est à lui ! Je crois plutôt que vous l'aviez volé, mais je le reporterai à qui il appartient.

- Dame, si vous ne me le rendez de bon gré, la colère va me prendre, et arrivera ce qui pourra, mais je l'aurai !

- Vous le prendrez de force, beau sire force n'est point droit. Mais si vous vouliez faire une chose que je vous dirais, je vous le rendrais sans discussion.

- Qu'est ce donc ? Parlez, car je n'ai nulle envie de me battre avec vous.

- Voici. Un peu plus loin, dans ce chemin, vous trouverez un tombeau sur lequel est peinte une figure de chevalier. Allez-y et prononcez bien haut ces mots : Chevalier, menteur fut celui qui te peignit ici ! Puis revenez vers moi, seigneur, et vous aurez votre chien.

- Certes, répond Perceval, je ne vais pas perdre le braque pour si peu.

Quelques instants après il était devant le tombeau et y criait la phrase convenue. Et déjà il revenait vers la vieille, quand il entendit derrière lui un galop furieux. C'était un chevalier géant qui accourait, la lance baissée; noir était son cheval, et noire son armure. Assez effrayé de son aspect, Perceval voulut néanmoins lui tenir tête. Il tourna bride, baissa sa lance, et éperonna... La rencontre fut terrible: les lances éclatèrent, les écus se rompirent, les deux cavaliers se heurtèrent de la poitrine et du casque si rudement que leurs coeurs faillirent se briser; leurs yeux se troublèrent, ils lâchèrent rênes, boucliers, et roulèrent à terre pâmés. Un homme de pied aurait pu parcourir deux arpents avant qu'ils reprissent connaissance. Mais dès que leur revinrent les sens et la mémoire, tous deux se relevèrent, tirèrent l'épée et reprirent le combat. Tandis qu'ils ferrailaient de toute leur puissance, un cavalier survint qui prit la tête du cerf, le chien que tenait la vieille, et les emporta au galop. Perceval l'aperçut; de colère et de chagrin il est presque forcé; comme il bondirait sur les pas du voleur, sans cet adversaire qui durement l'assaille ! La fureur double sa force; il presse le chevalier noir si invinciblement que l'autre tourne les talons et s'enfuit vers le tombeau. A son approche, la dalle se soulève, il se jette dans la fosse. Perceval allait l'y suivre, mais la dalle était déjà retombée, si lourdement que la terre alentour trembla. Perceval restait là ébahi, devant l'énorme pierre que plusieurs hommes n'eussent pu soulever sans machines. Trois fois il appela son adversaire: rien ne répondit. Il revint alors à son cheval, et prit la piste du ravisseur. Bientôt il aperçut devant lui la vieille qui s'en allait

au trot. Assez décontenancé, il lui demanda ce que c'était que ce chevalier du tombeau, et si elle connaissait l'homme qui avait emporté le chien. Sans s'arrêter, elle répondit :

- Un tombeau dans la forêt, un chevalier noir qui en surgit, un chien de chasse qu'un cavalier emporte, qu'est-ce que tout cela ? Je n'en sais rien, et bien niais qui me le demande ! Si vous avez perdu quelque chose, beau sire, cherchez-la; cherchez, jusqu'à ce que vous trouviez. Mais vos affaires ne me regardent pas.

Et elle poussa son cheval Perceval comprit qu'il ne tirerait rien d'elle.

- Ah ! vielle maudite, lui cria-t-il, je te recommande au diable !

Et il reprit sa poursuite. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il entendait derrière lui un grand éclat de rire, un rire de femme jeune, frais, moqueur. Il se retourna; la vieille avait disparu, et il ne vit rien que les grands troncs et les ramures de la futaie, entre lesquelles un rais de soleil se jouait, scintillant comme une robe de fée. Tout le jour, et bien des jours ensuite, Perceval courut l'immense forêt à la recherche du cavalier furtif, jamais il n'entendit parler de lui. Et jamais plus il ne revit le château merveilleux ni la jolie châtelaine au sourire décevant.

LE ROI BLESSÉ

Un jour, comme le soir tombait, Perceval entendit une cloche sonner sur sa droite, dans le lointain. Il s'y dirigea, et arriva à une grande abbaye close de murs et de fossés profonds. On lui fit bon accueil parce qu'il était chevalier errant, et son cheval reçut une pitance de foin et d'avoine comme il n'en avait pas eu depuis longtemps. En cet heureux gîte, Perceval se croyait bien loin des prestiges et des embûches de la forêt. Le lendemain, dès l'heure de prime, il voulut entendre la messe. Mais en entrant au moutier il trouva la grille du chœur fermée: force lui fut de prendre place dans la basse nef. Or il y avait dans le chœur, au bas des degrés de l'autel, un lit richement atourné de soieries blanches; une forme humaine y gisait, si enveloppée de blancs voiles que Perceval n'en pouvait rien distinguer. Mais au moment de l'Élévation le gisant se redressa sur son séant et découvrit son visage C'était un vieil homme aux cheveux blancs, qui avait une couronne d'or sur la tête; ses épaules et sa poitrine étaient percées de plaies effrayantes. Quand le prêtre éleva l'Hostie au-dessus de sa tête, le vieux roi joignit les mains et s'écria : *Beau doux Père Jésus-Christ ne m'oubliez pas !* Et il resta en cette attitude jusqu'à la fin de l'office. Longtemps Perceval le considéra ; ses blessures, l'air de prodigieuse vieillesse qu'il lui trouvait le déconcertaient. Mais son étonnement fut au comble quand il le vit recevoir l'Hostie, puis se recoucher et reprendre sous son blanc linceul l'immobilité de la mort. Avant de quitter l'abbaye, Perceval demanda à un moine l'explication de ces choses, et il apprit que le vieillard n'était autre que le roi Evalach, l'antique défenseur des premiers chrétiens, celui-là même qui quatre cents ans auparavant avait passé d'Orient en Bretagne pour secourir Joseph d'Arimathie. Un jour, pendant que se déroulait la mystérieuse liturgie du Graal, Evalach voulut voir de près le Vase sacré comme il s'en approchait, une voix céleste lui cria de s'arrêter; il continua d'aller. Alors une nuée l'enveloppa subitement, et quand elle se fut dissipée, le roi gisait aveugle, percé d'innombrables blessures et tous ses membres privés de mouvement. Mais parce que jusque-là il avait courageusement servi le Christ, il lui fut promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Bon Chevalier. Depuis, il vivait ainsi, d'une existence toute semblable à la mort, mais animée par l'espérance. Sa seule nourriture était l'hostie que chaque jour le prêtre lui donnait, et il ne reprenait semblant de vie que pour la

recevoir. Mais à la venue du Bon Chevalier ses plaies séculaires guériraient, ses yeux verraient...

Vous pouvez donc connaître, seigneur chevalier ajouta le moine, que vous n'êtes pas celui que nous attendons. Et il le quitta sans autre salut.

FANTASMAGORIE

Pensif, Perceval reprit sa chevauchée. Longtemps il erra par les landes et les bois sans trouver d'aventure, jusqu'à un jour où, traversant une forêt, il arriva à une large clairière. Une rivière y coulait, formant un gué, et de l'autre côté s'étendaient les plus beaux prés du monde; un pavillon aux couleurs vives y était dressé, non loin du bord de l'eau. Perceval était entré dans le gué et y faisait boire son cheval, tout en rêvant à la calme douceur de ce lieu, quand il s'entendit rudement interpeller.

- Hé ! chevalier, on ne passe pas sans bataille ! En garde !

C'était un chevalier qui sortait tout armé du pavillon et qui déjà galopait vers lui. Tous deux sont de grande prouesse, le combat est ardent; mais à la fin Perceval a jeté son adversaire à terre et lui tient l'épée levée au-dessus de la tête. L'autre crie merci, et Perceval lui répond qu'il l'aura s'il lui dit pourquoi il défend ce gué. Le chevalier avait à peine commencé à lui raconter qu'il le faisait pour l'amour d'une dame dont le château était voisin et dont il était devenu l'ami en des circonstances extraordinaires, quand un vacarme effrayant se fit entendre et un nuage remplit toute la clairière. Puis une grande plainte s'éleva et une voix cria au chevalier du gué: *Si tu m'aimes, reviens vite, ou bien tu me perdras !* Le chevalier implore Perceval qui, étonné ne répond pas; vingt fois il le supplie de le laisser aller Perceval reste muet. Enfin il se relève, court à son cheval et allait y remonter quand Perceval le saisit par le pan de son haubert en criant :

- Par Dieu, chevalier, vous ne m'échapperez pas ainsi !

Une seconde fois la voix se fit entendre: *Hâte-toi, ou tu vas me perdre à jamais ! !* Le chevalier, toujours maintenu par Perceval, se pâma d'angoisse; et Perceval le regardait de plus en plus stupéfait, quand il se vit brusquement entouré d'une telle nuée d'oiseaux que le ciel en était obscurci. C'était de grands oiseaux noirs au col gracieux, mais qui paraissaient furieux; ils tournoyaient et fondaient sur lui, comme s'ils voulaient lui arracher le heaume de la tête. Le chevalier revenait de pâmoison; en les voyant il se mit à rire et cria :

- Que je meure si je ne vous aide !

Puis, ramassant prestement son écu et son épée, il courut sur Perceval.

- Comment, chevalier, s'exclame Perceval, voulez-vous donc recommencer ?

- Je vous défie !

Alors c'est contre Perceval une étrange ruée du chevalier et des oiseaux, un combat fantastique où les becs et les griffes aident l'épée. Harcelé, tirillé, aveuglé par les battements d'ailes, étourdi de cris, Perceval sent que ces méprisables adversaires vont finir par avoir raison de lui. Pour se dégager, il lance un grand revers d'épée à travers

la nuée d'oiseaux; l'un d'eux tombe, atteint en plein corps, mais, une fois à terre, son cadavre est celui d'une femme merveilleusement belle. Aussitôt tous les oiseaux s'abattent autour d'elle et l'emportent dans les airs avec des cris plaintifs. Délivré d'eux, Perceval ne tarda pas à réduire encore une fois le chevalier à merci; et cette fois encore il lui accorda la vie, à condition que l'autre lui expliquât enfin tous ces prodiges.

- Vous saurez donc, seigneur, dit le chevalier, que je suis fils de reine et que le roi Artus en personne m'arma jadis chevalier à Carduel en Galles. J'ai longtemps erré par les pays, couru mainte aventure, combattu maint chevalier, et je puis bien dire qu'avant vous je n'en avais jamais rencontré un seul que je n'eusse vaincu. Une nuit que je chevauchais au gré du hasard, je fus surpris en une contrée boisée par une tempête terrible. La pluie, le tonnerre faisaient rage, et tout le ciel flamboyait d'éclairs si angoisseusement que je me croyais perdu ; mon cheval, saisi de terreur s'était emporté et galopait comme si tous les diables d'enfer l'avaient harcelé. J'entendais derrière moi une trombe qui cassait les branches, arrachait les arbres, et qui semblait me suivre. Au milieu de cette tourmente je vis soudain, à vingt pas devant moi, une femme montée sur une mule. Elle allait le petit trot sans paraître se soucier des fureurs de la tempête. Au train de mon cheval, je pensais la rejoindre à l'instant mais au bout de quelque temps je m'aperçut avec stupeur que la distance entre nous restait toujours la même. J'excitai encore mon cheval, au risque de me faire tuer ; mais sa ruée folle parvint tout juste à suivre le petit trot paisible de la mule. A la lueur des éclairs je m'acharnai à cette poursuite vertigineuse. Nous étions en une forêt, quand brusquement un grand château surgit devant nous. La voyageuse y entra, je m'y jetai après elle; elle mit pied à terre au bas d'un perron, monta des degrés ; je sautai de cheval au même endroit, enjambai les degrés, et pénétraï dans la grande salle sur ses pas. Là, seigneur, je la rejoignis enfin Car elle ne fuyait plus, bien au contraire, elle vint vers moi, me tendant ses bras nus et m'offrant son baiser ! Puis comment vous dire la magnificence et la douceur de l'accueil qui me fut fait ? Le festin exquis le vin, les plats d'or, et son merveilleux visage penché vers le mien ! L'amour commençait à m'étreindre le coeur. Je le lui dis; elle ne me repoussa pas, mais m'imposa pour condition de demeurer toujours avec elle dans son château. J'acceptai aussitôt avec ravissement, comme vous pensez. Pourtant je regrettais un peu la chevalerie, les galopades à lance baissée, le fracas des armures, les épées brandies, et sur l'herbe verte l'adversaire sanglant qui crie merci. Alors elle se leva et me mena par la main à une fenêtre. L'orage avait cessé, je ne sais comment, et la nuit était limpide, sereine. Voyez, ami, me dit-elle d'une voix à laquelle nul coeur humain ne pouvait résister, voyez, tout près des murs, ce gué qui reluit sous la lune. Vous y tendrez un pavillon, tout contre cette poterne, et vous demanderez joute aux chevaliers errants qui viendront abreuver là leurs chevaux. Le château leur restera invisible. Ainsi vous aurez votre passe-temps de chevalerie, et je vous garderai près de moi, à l'abri des regards mortels. Depuis cet instant, seigneur, nous vivons unis, et les jours, les mois, les ans peut-être, passent pour nous dans une félicité parfaite qui doit durer à jamais. Le temps ici est aboli, et je ne connais plus l'amertume des choses qui finissent. La grâce et la ferveur de l'éternelle jeunesse sont promises à nos amours secrètes. Notre château est là, devant vous, et vous ne le voyez pas; personne ne peut le voir, sauf elle et moi. Mon amie est princesse parmi les Fées ; le fracas que vous avez entendu, c'est l'écroulement des tours qu'elle a découronnées pour la douleur de ma défaite. Les oiseaux qui vous ont assailli sont ses suivantes, les gracieux petits esprits qui nous servent. Celle que vous avez atteinte de l'épée n'est point morte, car ses compagnes l'emportent en l'île d'Avalon, séjour d'immortalité. La voix qui m'appelait était celle de

mon amie. Elle m'attend encore. O seigneur, par pitié, maintenant que vous savez tout, laissez-moi la rejoindre ! Perceval le lui octroya; l'autre s'enfuit, en si grande hâte qu'il ne prit ni ses armes ni son cheval. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il disparut, emporté à travers les airs. Et quand Perceval, qui l'avait suivi des yeux, ramena son regard autour de lui, il ne vit plus sur le pré ni les armes ni le cheval que son étrange adversaire avait laissés. Il se décida alors à quitter ces lieux emplis d'enchantements. Longtemps, il erra par les campagnes et les bois, passant les nuits sous le couvert des taillis et ne mangeant que des fruits sauvages, qu'il connaissait depuis son enfance. Et sans cesse il pensait à ses aventures fantastiques, dont il restait ébahi.

L'OCCASION PERDUE

Une après-midi, vers l'heure de none, Perceval passait par un carrefour où était érigée une belle croix; auprès s'élevait un grand arbre à la ramure immense, Perceval s'arrêta pour l'admirer; tout à coup il y découvrit deux petits enfants tout nus, qui couraient de branche en branche, jouaient et par moments s'embrassaient mignonnement. Longtemps Perceval s'amusa à les regarder; puis, craignant encore quelque sortilège, il les conjura au nom de la Sainte Trinité de lui dire s'ils étaient de Dieu. Les enfants s'arrêtent et l'un des deux, s'asseyant sur une branche, lui répond :

- Chevalier qui nous as conjurés, sache que nous sommes des créatures de Dieu et que nous sommes venus du Paradis terrestre exprès pour te parler. Nous savons bien qui tu es, Perceval, et que tu poursuis la Quête du Graal. Prends le chemin de droite, et si tu es tel qu'il faut être, tu y trouveras ce que tu désires.

Perceval, les yeux baissés, médita un instant; quand il releva la tête, les enfants, l'arbre immense, la croix même, tout avait disparu. Il était au comble de la perplexité se demandant s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve, s'il allait vraiment prendre le chemin de droite. Tandis qu'il restait là, immobile, ne sachant que faire, une ombre passa le long des fourrés et traversa la route à quatre pas de lui. Une seconde fois elle repasse, puis une troisième. Le cheval saute et se cabre de peur; Perceval le contraint à aller vers cette ombre, où il croit discerner une forme humaine. Elle glisse vers le chemin de droite, et Perceval s'y engage à sa suite. Mais l'ombre bientôt disparut, et Perceval n'en continua pas moins à suivre ce chemin, puisque le hasard l'y avait fait entrer. Cependant qu'il avance au petit pas, absorbé dans ses pensées, il s'aperçoit tout à coup que quelqu'un marche à côté de lui. C'est un vieux faucheur, la faux sur l'épaule. Il s'arrête pour lui parler, et aussitôt le vieux lui crie:

- Musard ! que tardes-tu donc ? Oui, ce chemin est le bon il mène où tu veux aller.

- Vieillard, qui es-tu ?

- Je suis un pauvre faucheur, cela se voit.

- Comment sais-tu ce que je cherche ?

- Dès avant ta naissance je savais tout de toi.

- Oh ! De par le Haut Seigneur je te conjure ! Que tu sois de Dieu ou que tu sois de l'Autre, dis ton nom !

- Merlin.

Et à ce mot le faucheur disparaît, comme avaient disparu l'ombre passante et l'arbre et les enfants divins. Perceval l'appela trois fois, mais rien ne lui répondit. Il continua d'aller, résolu, bien qu'un peu inquiet de ces rencontres surnaturelles qui se multipliaient à mesure qu'il avançait. A la forêt succéda une prairie, au bout de laquelle coulait une large rivière. Perceval s'approcha de l'eau; à ce moment passait une barque très bien équipée. A l'arrière, couché sur de riches coussins, un vieillard pêchait. Quand il fut à la hauteur de Perceval, il le héla et l'invita à passer la nuit en son château : on n'avait qu'à remonter un peu la rivière pour y arriver. Perceval suit donc le bord de l'eau, tandis que la barque disparaît à un tournant. Il regarde à droite et à gauche, et ne voit point de maison. Peu à peu les campagnes autour de lui deviennent plus désolées il ne découvre ni hameaux ni cultures, mais partout des terres en friche, des herbes séchées; aux vergers abandonnés pas un arbre qui porte fruit bien qu'on soit dans la saison. Au coeur de Perceval naît la déception, et l'impatience de ces rives désertes et de ces landes sans fin.

- Maudit sois-tu, s'écrie-t-il, vieux pêcheur qui m'as trompé ! Tu n'as ici nul château

Au même instant, devant lui, très haut entre deux collines, parut le sommet d'un donjon Réconforté, et un peu honteux aussi de sa folle parole, il pressa son cheval. Bientôt il fut devant un grand château qu'entourait un bras de rivière, et très bien semblait une demeure royale. Le pont étant abaissé, il entra. Des valets s'empresment autour de lui on lui tient l'étrier, on lui jette sur les épaules un riche manteau d'écarlate. Il pénétra alors dans la grand-salle. Là, sous un dais, entouré de sergents et de barons un roi était couché, la couronne en tête; il était et frêle et infirme, mais d'une majesté qu'on ne saurait décrire. Perceval le vit et, stupéfait, reconnu aussitôt le vieillard qui pêchait. Or sachez que ce château était Corbenic et que ce vieillard était le roi du Graal. Perceval fut reçu avec une extrême courtoisie; admis à la table royale, il y vit se renouveler le festin du Graal, plus merveilleux encore qu'à la cour d'Artus le jour de la Pentecôte. Car à peine les convives étaient-ils assis qu'une jeune fille sortit d'une chambre voisine, portant dans ses mains deux tailloirs d'argent; après elle venait un valet qui tenait très haut une lance dont le fer laissait couler des gouttes de sang. Enfin le Graal parut, soutenu par des mains invisibles. Deux fois il passa le long des tables, qui aussitôt se couvrirent de tous les mets que chacun désirait. Mais Perceval ne semblait pas voir ce divin miracle. Tandis que tous s'inclinaient profondément, même le vieux roi douloureux, lui seul restait immobile. Ses yeux étaient comme appesantis de sommeil subit ; ce qu'il regardait avait l'apparence brumeuse du rêve. Il entendait que le roi lui parlait, mais il ne saisissait pas le sens de ses paroles, et ce qu'il répondait n'était pas ce qu'il eût fallu dire... Quand, le lendemain, il s'éveilla dans la belle chambre où il ne lui souvenait pas d'avoir été conduit, nul valet ne s'empressa pour l'habiller : ses armes gisaient à terre en un coin. Les salles qu'il traversait étaient vides, derrière lui les portes se refermaient rudement; dans la cour déserte son cheval, sellé et bridé, était attaché à un anneau. Il aurait souhaité rencontrer quelqu'un qui lui expliquât les étrangetés de ce château; ne trouvant personne il monta et sortit; après son passage le pont-levis se releva si vite que son cheval avait encore un pied dessus et faillit tomber. Mal assuré, inquiet de cette mésaventure, il allait devant lui, au hasard. Quels chemins avait-il pris, depuis combien de temps errait-il ? Il ne le savait pas quand il découvrit, assise au pied d'un arbre, une jeune fille qui pleurait. Pitoyable, il approchait, mais dès qu'elle le vit :

- Ah ! malheureux Perceval, lui cria-t-elle, malheureux et maudit puisque tu as été au château du Graal et n'en as pas achevé la sublime aventure ! Il ne s'irrita pas, car ce

reproche s'accordait à ses propres pressentiments ; mais, s'arrêtant, il pria l'inconnue, au nom de Dieu, de lui dire ce qu'elle savait.

- Perceval, reprit-elle, tu seras donc toujours simple comme un enfant ? Hier, quand tu vis devant toi passer le Saint Graal, quelle fut ta conduite ? Si tu avais à ce moment fait les gestes qu'il fallait, prononcé les paroles qu'on attendait, tu aurais accompli la plus haute prouesse du monde. Car aussitôt toutes les peines de Bretagne auraient pris fin ; le vieux Roi infirme se serait levé, guéri soudain du mal qui depuis si longtemps l'accable; et les terres du royaume, en même temps que lui, seraient revenues à la vie. Ces campagnes que tu vois dévastées auraient retrouvé leur fécondité de jadis ; ces arbres à demi effeuillés se seraient couverts de frondaisons et de fruits. Et de beaux poissons auraient joué, couleur d'or, d'argent et de pierreries, dans les mornes eaux où, chaque jour espérant la fin de sa misère, le Pêcheur dolent tend en vain ses lignes. Voilà ce que tu as perdu, et je pleure les joies que tu pouvais nous rendre. Sans doute tu n'étais pas digne d'une si grande mission. Tu as la vaillance, ô! guerrier mais il te manque la sagesse. Tu agis au hasard; les événements, les rencontres fortuites te conduisent et t'égarant. Quelqu'un te dit d'aller et tu vas, de frapper et tu frappes. Tu es le jouet des apparences; tes yeux, accoutumés à ne regarder que les choses de la matière, ne voient point celles de l'Esprit. Tu ignores le sens vrai du monde ; et toi-même, tu ne sais seulement si tu es bon ou mauvais. O Perceval, héros irréfléchi, tu atteindras un jour ce bien suprême que tu viens de manquer; mais il te faudra auparavant prouver d'autres mérites qui s'acquièrent dans la souffrance et la méditation.

Ayant ainsi parlé elle lui fit un signe d'adieu; et Perceval, confus, ne sachant que dire, s'éloigna.

V - L'EPREUVE

Ne pouvant éloigner de sa pensée le souvenir troublant de ses aventures, Perceval allait par les pays, suivant les caprices des chemins. Un soir qu'il traversait une forêt, il vit soudain devant lui une petite troupe armée. L'un des cavaliers se détacha et lui demanda qui il était; il répondit qu'il était de la maison du roi Artus. Or donc sus à lui ! crièrent les autres en s'élançant à l'attaque. Perceval, tout de suite serré de trop près pour pouvoir se servir de sa lance, tire l'épée et frappe à droite et à gauche en désespéré. Mais ils sont plus de vingt ; son cheval est tué, il roule à terre et, pendant qu'il se relève, il reçoit sur la tête, sur les épaules, tant de coups qu'il retombe à genoux. Les assaillants frappent, martèlent en poussant des cris féroces ; son heaume est arraché, il est perdu. Perceval, l'enfant des forêts galloises, le héros insoucieux du danger, à qui était promise la gloire suprême du Saint Graal, Perceval va mourir, massacré par une bande de ribauds au coin d'un bois !

Alors le Bon Chevalier parut. Droit dans son armure vermeille, la lance haute, à l'orée de la futaie ; il voit le chevalier accablé sous le nombre, il voit les agresseurs ignobles. Il fond sur eux, transperce le premier qu'il atteint, puis frappe de l'épée quand sa lance est brisée; aucun n'est touché par lui sans voler à terre. Bientôt blessés, épouvantés, tous s'enfuient et se dispersent dans les grands bois. Trois restaient étendus, morts, parmi les tronçons de lances et les heaumes fendus : Perceval en avait tué un et Galaad les deux autres. Dès qu'il eut mis Perceval hors de danger, Galaad se rejeta vivement au plus épais de la forêt, comme pour éviter d'être reconnu. Mais Perceval avait bien vu que son sauveur était celui-là même dont il désirait la compagnie plus que toute chose au monde. Il l'appela à grands cris, Galaad ne se retourna pas. Passait un valet à cheval et tenant à la main un beau destrier. Perceval lui demande de le lui prêter, le valet répond qu'il faudrait le prendre de force. Mais Perceval ne commet pas de telles vilénies, il n'attaque pas des valets sans armes. Perdra-t-il donc le Chevalier ? A cette pensée le coeur lui manque; pâle il tombe au pied d'un arbre... Puis, brusquement, il arrache son casque, tend son épée à l'homme et lui crie: Tue-moi donc, car je ne puis vivre avec ce chagrin ! Et peut-être que le Bon Chevalier saura un jour que je suis mort pour l'amour de lui, qui m'avait sauvé ! Le valet hausse les épaules et s'éloigne. Ainsi tout espoir est perdu de rejoindre le Bon Chevalier, qui là-bas s'en va vers l'aventure splendide du Graal. Perceval se lamente et se désole; nulle infortune n'est comparable à la sienne; parce qu'il ne peut obtenir ce qu'il désirait si ardemment, son âme enfantine regrette la mort... Perceval s'est couché, le visage contre terre. Cependant le jour baisse; lentement les ombres du crépuscule se glissent entre les grands arbres et resserrent autour de Perceval leur cercle magique. La nuit. Soudain un bruit léger le tire de sa torpeur ; il lève la tête : une femme est devant lui. Un rayon de lune la pare d'une beauté féerique, et sa voix est douce.

- Perceval, que fais-tu là ?

- Ni mal ni bien, mais si j'avais un cheval je ne resterais pas ainsi !

- C'est donc là la cause de ta tristesse ? Eh bien, si tu me promettais de faire ma volonté quand je te le demanderai, je te donnerais, moi, un bon et beau cheval qui te conduise où tu veux aller.

Il promit tout, sans hésiter. Elle s'écarta sous bois et presque aussitôt revint, tenant par la bride un grand cheval très fort, mais noir à faire peur. Perceval, un instant surpris à

l'aspect effrayant de la bête, y monta pourtant hardiment. Le cheval part à vive allure ; peu à peu son galop s'accélère, devient surnaturel ; la forêt immense a déjà disparu et Perceval, cavalier effaré, voit sous le clair de lune les plaines et les monts, les landes et les vallées glisser au long de sa course. Soudain il voit devant lui reluire à perte de vue des eaux tumultueuses : la mer ! Son cheval s'y précipite: alors, devant les hautes vagues qui se recourbent pour l'engloutir, Perceval, pour la première fois de sa vie, connaît l'épouvante. Il lâche les rênes, se signe et ferme les yeux... Quand il les rouvrit, il était couché sur un rivage inconnu, battu de flots furieux où son cheval s'engloutissait, dans des jaillissements qui flamboyaient comme le feu; les vagues semblaient les flammes d'un incendie, on eût dit que toute la mer brûlait. Il comprit enfin qu'il avait été le jouet du Démon; il souhaite le jour, la douce lumière de Dieu, et, s'agenouillant, il pria avec ferveur... Une lueur paraît à l'orient, et bientôt c'est le jour, clair et beau. Perceval regarde en quelle contrée il a été jeté ; le rivage où il se trouve est escarpé, il le gravit et découvre qu'il est dans une île. La mer tout autour s'étend, large et déserte ; nulle terre n'y apparaît, sauf peut-être en un point, tout au fond de l'horizon où traînent encore les brumes matinales. Sur l'île il n'y a ni château ni village, aucune habitation humaine mais des bêtes sauvages errent dans les gorges et sur les pentes incultes : des ours, des léopards, des lions, des dragons. Au milieu de l'île est un haut rocher; Perceval s'y dirige, pensant qu'il pourra mieux s'y garder des bêtes et qu'il verra mieux, de là, si quelque navire au large passe... Comme il allait y atteindre, il aperçut à quelque distance un dragon qui dans sa gueule emportait un lionceau; au loin un lion accourait en rugissant. Perceval comprit que ce lion se lamentait pour son petit et en eut pitié. Il attaque le dragon, qui vomit sur lui feu et flamme ; avec son écu il se garantit de son mieux, et frappe à la tête s'il peut. Son épée était bonne et tranchante, elle finit par entailler la carapace de la bête ; un second coup, tombé par bonheur dans la plaie ouverte, trancha aisément les os du monstre ; il retombe flasque, mort. Le lion s'approcha alors de Perceval, remuant la queue et marquant sa joie à la façon des chiens. Et Perceval lui parlait, lui caressait de la main la tête et le col. Tout le jour le lion lui tint compagnie et quand le soir tomba, il alla porter son lionceau à son repaire et revint se coucher auprès de son ami. Perceval dort, la tête appuyée sur le lion. Il rêve. Il lui semble que devant lui sont deux femmes, belles comme des fées; toutes deux lui demandent d'être leur champion; elles sont rivales et se disputent son amitié, il ne sait que faire... Il ne s'éveilla que quand le soleil, déjà chaud et ardent, le baignait de ses rayons ; et son âme était encore troublée de ces visions confuses. Il courut au sommet de son rocher, scruta l'île et la mer : nulle forme humaine dans l'île, nulle voile sur la mer... Enfin, vers midi, une voile paraît au loin. C'est une nef qui cingle vers l'île. Elle vient au vent arrière, si rapide qu'on voit l'eau jaillir des deux côtés de la proue ; bientôt elle accoste. Perceval a dévalé de son rocher jusqu'à la rive ; à l'arrière de la nef est assise une femme d'une grande beauté, somptueusement vêtue; mais, ô! merveille, il croit reconnaître en elle l'une des figures de son rêve. Dès qu'elle le voit, elle se lève et lui dit:

- Perceval, que faites-vous dans cette île sauvage ? Vous n'y trouverez ni manger ni boire et y mourrez promptement sous la dent des bêtes, si d'aventure on ne vous en tirait

- Dame, si j'y mourais, ce serait la preuve que je suis un mauvais serviteur. Car le Maître à qui j'appartiens ne laisse nul des siens dans le besoin. Il dit : Demandez et vous obtiendrez, frappez et il vous sera ouvert.

- Laissez cela, Perceval, et dites-moi si vous avez mangé aujourd'hui.

Il répond que depuis deux jours il n'a rien mangé.

- Vous voyez bien que personne ne se soucie de vous, sauf moi ! Écoutez, Perceval. Le soleil de midi est brûlant, et j'ai en cette nef le plus beau pavillon du monde. Nous allons le faire tendre et nous nous y reposerons jusqu'à ce que tombe la chaleur du jour. Voulez-vous ?

Il accepte. En un instant le pavillon est dressé sur la rive; les serviteurs désarment Perceval et le font asseoir sur de riches tapis. Pour lui et pour la dame un festin abondant et exquis est servi. Assis l'un près de l'autre, ils mangent et devisent. Quand Perceval demande à boire, on lui apporte du vin à son grand étonnement, car en ce temps-là c'était un luxe presque inconnu en Bretagne. Il le trouve si délicieux qu'il en boit sans mesure; sa tête s'échauffe. Il regarde la dame et la trouve plus belle encore qu'à son arrivée : jamais, pense-t-il, on n'a vu de créature comparable sa parure, son doux langage achèvent le charme ; brusquement le désir s'empare de lui. Il la prie d'amour, elle refuse ; il devient plus pressant, elle se défend plus mollement ; enfin elle consent, à condition qu'il promette d'être tout à elle, de ne faire jamais que ce qu'elle lui demandera. Perceval promet tout. Discrètes, des chambrières s'empresment de dévêtir la dame, de la coucher en un lit magnifique. Perceval allait l'y rejoindre... Mais voici qu'il aperçut à terre son épée, jetée au hasard parmi les hardes. Par habitude de combattant, il voulut la ramasser, la placer près de lui, contre le lit. La poignée est en forme de croix, et dans le pommeau sont de saintes reliques. Un scrupule lui vient-il à cette vue ? Toute droite, la poignée vers le ciel, il élève devant ses yeux la loyale épée, et soudain le lit, le pavillon, tout s'écroule dans une fumée et une puanteur horrible... Sur la mer soulevée en tempête la nef s'enfuit dérivant, chavirant dans la rafale, cependant que debout sur la poupe, échevelée, la femme crie: Perceval, tu es un traître ! Ainsi toute cette scène était une machination du démon; la promesse d'amour fidèle était un pacte avec Satan ! Perceval s'en aperçoit enfin. D'avoir été si près de succomber, de n'avoir échappé à la tentation qu'après tant de faiblesses, sa honte et sa douleur sont extrêmes. Hélas ! soupire-t-il, serai-je donc toujours le simple d esprit dont on se joue ? Il tire son épée et se fait à la cuisse gauche une large blessure, par pénitence. Longuement il se lamenta et, agenouillé vers l'orient, il implorait le pardon divin. A l'aube du jour suivant, Perceval, encore à demi endormi, entendit que quelqu'un près de lui parlait. Il ouvrit les yeux et ne vit personne. Mais si doux était le son de cette voix que son âme en était emplie de suavité et que la douleur de son corps blessé en était apaisée. Et le consolateur invisible murmurait :

- Heureux les simples ! Heureux ceux qui ont le coeur pur ! Perceval, tu es pardonné. Va au rivage, et monte en la nef que tu y trouveras. Partout où tu iras désormais, je serai avec toi.

C'était une jolie nef toute blanche, aux voiles de soie, sans équipage. Perceval bondit ; aussitôt qu'il est à bord, la brise gonfle la voile et la nef glisse sur la mer paisible. Mais ici le livre interrompt l'histoire de Perceval pour conter celle de Bohort.

VI - BOHORT

MESSIRE BOHORT était un chevalier austère et pieux. Depuis qu'il était entré en la Quête du Saint Graal, il recherchait la compagnie des sages et vivait en ascète. Ses confesseurs même s'étonnaient de la pureté de ses moeurs, de l'exactitude de sa dévotion. Plusieurs fois ses aventures l'amènèrent à prendre la défense de veuves déshéritées, de vilains opprimés par des seigneurs; et il gagnait ainsi la gloire en faisant le bien, laborieusement. Il eut aussi de ces aventures d'amour que les chevaliers de la Table Ronde rencontraient si fréquemment au cours de leurs expéditions. Des châteaux où il arrivait au soir tombant offrirent au chevaucheur lassé des fêtes, des festins, des femmes parées et voluptueuses. Mais Bohort savait résister au trouble des sens ; moins ingénu que Perceval, le démon de la luxure qui aime à prendre des apparences féminines, ne put jamais le détourner du chemin du Graal, quelques séductions qu'il inventât. Un jour, comme il traversait la forêt, il vit à un carrefour un pitoyable spectacle. Son frère Lyonel passait, lié sur un mauvais cheval, le torse nu et les mains attachées derrière le dos ; deux cavaliers le battaient, chemin faisant, à coups de verges épineuses, si rudement que le sang ruisselait. Bohort allait s'élancer à son secours quand d'une autre allée déboucha un chevalier qui tenait devant lui, sur sa selle, une belle jeune fille et l'emportait au plus épais de la forêt. Elle criait à l'aide et, dès qu'elle vit Bohort, le supplia de la délivrer. L'angoisse de Bohort est grande : que doit-il faire ? Une seconde il hésite, puis, recommandant son frère à Dieu, il vole d'abord au secours de la jeune fille. En quelques instants il a contraint le chevalier au combat et l'a jeté à terre grièvement blessé. Il pense alors pouvoir rejoindre son frère; mais la jeune fille lui demande de la reconduire chez son père. Il n'ose refuser et, à contre coeur, s'éloigne avec elle. Heureusement, peu de temps après, ils rencontrèrent une troupe de cavaliers lancés à la recherche de la jeune fille. Ceux-ci firent grand honneur à son sauveur et eussent voulu le ramener avec eux, pour le festoyer. Mais Bohort, anxieux, refusa énergiquement et s'échappa. A toute bride, il court aux lieux où il a vu son frère, prête l'oreille aux bruits, scrute la poussière des chemins et l'ombre des couverts : rien. Il s'engagea alors dans le chemin qu'il croyait les avoir vus prendre. Il ne le retrouva pas ce jour-là. Et le jour suivant, continuant sa recherche, il interrogeait tous les passants. Il apprit ainsi d'un valet qu'un grand tournoi devait se disputer le lendemain sous les murs d'un château du pays : il y alla, dans l'espoir d'y apprendre des nouvelles de son frère. Or comme il arrivait à la bordure des prés où les joutes devaient avoir lieu, il aperçut Lyonel assis, sans armure, à la porte d'un ermitage où il avait pris logement. Dire sa joie est impossible. Il saute en bas de son cheval et se précipite vers Lyonel en criant: Mon frère ! est-ce bien vous, et vivant ? Lyonel le voit et ne bouge pas; enfin il dit :

- Bohort, il n'a pas tenu à vous hier que je ne fusse tué, quand vous m'avez abandonné pour aider une inconnue. Jamais frère n'a commis une telle félonie. Aussi gardez-vous de moi désormais ; sitôt que je vais être armé, n'attendez de moi qu'une chose, en quelque lieu que je vous trouve : la mort !

Bohort voudrait s'expliquer, le calmer ; il se jette à genoux, l'implore à mains jointes. Lyonel ne veut rien entendre; il rentre dans la maison de l'ermite, s'arme promptement et, une fois à cheval, il redit :

- Gardez-vous, Bohort, chevalier déloyal ! A cheval donc ou je vous tue comme vous êtes, à pied ! La honte en sera pour moi, mais peu m'importe la honte, pourvu que je vous punisse !

Bohort ne sait que faire. Pour rien il ne voudrait combattre contre son frère; à genoux devant les pieds du cheval, il demande encore pardon, s'il a mal agi. Lyonel pousse son cheval contre lui, le fait tomber, puis le fait piétiner par la lourde bête. Évanoui, Bohort ne se relève plus. Lyonel saute à terre et tire froidement l'épée pour lui couper la tête. A ce moment l'ermite, qui suivait la querelle accourut et se jeta sur Bohort, les bras en croix.

- Au nom de Dieu, franc chevalier, cria-t-il à Lyonel, ait pitié de ton frère et de toi-même : pense à l'horrible crime que tu vas commettre !

L'ermite était vieux et ancien.

- Ôtez-vous, lui dit Lyonel ou je vous tue avec lui !

- Si quelqu'un doit périr, mieux vaut que ce soit moi que lui, la perte sera moindre !

Et le vieillard enlace Bohort plus étroitement. Lyonel lui décharge un tel coup d'épée qu'il lui tranche la nuque jusqu'à la gorge; le corps du pauvre vieux se roidit de l'angoisse de la mort. La fureur de Lyonel n'est pas apaisée : il commence à délayer le heaume de Bohort pour le lui enlever. En cet instant passait, par la volonté de Dieu, Calogrenant, l'un des bons chevaliers de la Table Ronde. Il voit le cadavre, il reconnaît Bohort étendu, sans mouvement, et Lyonel qui va l'égorger. Il saute à terre, empoigne Lyonel et le tire si fort qu'il lui fait lâcher prise.

- Qu'est-ce donc, Lyonel ? Avez-vous perdu la raison, que vous voulez tuer votre frère, l'un des meilleurs hommes du monde ?

- Comment, fait Lyonel, vous le défendez ? Si vous vous en mêlez, je m'en prendrai à vous.

Calogrenant le regarde, interdit :

- C'est donc pour tout de bon, Lyonel, que vous faites mine de le tuer ?

- Oui certes, il le mérite, et ni vous ni personne ne m'y feront renoncer.

Là-dessus Lyonel se jette de nouveau sur Bohort, l'épée haute. Mais Calogrenant se place devant lui, et le combat commence entre eux. Tous deux sont preux et de grande force ; la mêlée dure si longtemps que Bohort revient à lui et se redresse un peu. Il voit le combat et comprend que son sort s'y décide, mais une terrible anxiété le saisit : que ce soit Calogrenant son défenseur ou Lyonel son frère qui périsse sous ses yeux, il n'y aura pour lui-même que honte et douleur. Il voudrait les aller séparer, mais tous ses membres sont comme rompus : impossible de remuer ! Cependant Calogrenant a le dessous ; blessé en maint endroit, l'écu en pièces, le heaume à demi brisé, il va mourir. Alors, voyant que Bohort s'est relevé, il lui adresse un appel désespéré.

- O Bohort, voyez en quel péril je me suis mis pour vous, qui êtes plus vaillant que moi ! Venez m'aider, car si je mourais, le monde vous en blâmerait.

- Tout cela ne te sauvera pas ! ricane Lyonel. Rien n'empêchera que je ne vous tue tous les deux de cette épée : regarde-la bien !

Par un effort surhumain Bohort se lève; malgré sa faiblesse, il veut secourir Calogrenant: il est trop tard !

Lyonel, d'un coup rapide, lui a fait voler le heaume de la tête; d'un second coup il l'étend mort à ses pieds, le crâne ouvert. Bohort en est donc venu au combat contre son frère. Non, Dieu ne le permit pas. La foudre, tombant soudain entre eux, les sépara en les jetant tous deux à terre. Quand ils reprirent connaissance, ils se regardèrent longuement, et Bohort, voyant Lyonel sain et sauf, s'écria :

- "Beau Seigneur Dieu, loué et béni soyez-vous de m'avoir sauvé mon frère !"

Une voix répondit du haut des cieux :

- " Bohort, bon chevalier, ne reste pas avec ce furieux, mais achemine-toi vers la mer, où Perceval t'attend."

La frénésie de Lyonel était passée; il promit de faire ensevelir dignement ses victimes, et Bohort s'éloigna sur la route de la mer. Tout le reste du jour, il chevaucha; et la nuit dans une bonne abbaye où il avait trouvé gîte, il était à peine endormi que la voix divine lui enjoignait de repartir. Sans bruit il se réarma, reprit son cheval, et, pour ne pas déranger le frère portier, sortit par une brèche du mur. Le jour n'était pas encore levé quand il atteignit le rivage de la mer; dans un petit havre se trouvait une jolie barque blanche, à la voile blanche. Bohort, mettant pied à terre, y monta; et sitôt qu'il y fut la nef s'envola sur les flots. Surpris, il regretta son cheval, qui était resté sur la rive. Puis, accoté au bordage, il regarda les étoiles scintiller dans l'eau calme; il médita quelque temps sur les bizarreries de sa destinée, s'en remit à la Providence, et finalement s'endormit... Il était grand jour quand il s'éveilla. A l'autre bord de la nef, un chevalier le regardait en souriant : c'était Perceval.

VII - LA NEF DE SALOMON

LA SOEUR DE PERCEVAL

DEPUIS le jour où il avait sauvé Perceval attaqué par les routiers, Galaad avait chevauché en tous sens, au gré du hasard, à travers le royaume de Logres. Il y avait trouvé plus d'aventures qu'on n'en saurait conter. Un jour, dans un tournoi, il s'était rencontré avec Gauvain, et lui avait porté à la tête un coup d'épée qui avait fendu le heaume, la coiffe de fer et tranché la peau jusqu'au crâne. Ainsi se trouva vérifiée la prédication faite à Gauvain devant le roi Artus et ses barons le jour qu'il mit la main à l'Épée plantée dans le perron de marbre. Ce fut pour Gauvain la fin de la Quête, car il mit longtemps à guérir. Il n'avait d'ailleurs rien fait de bon ; semblable à tous les chevaliers trop légers qui, fourvoyés dans la noble aventure du Graal, n'y trouvaient que hontes et déboires. Souvent même, aveuglés d'on ne sait quelle fureur, ils s'étaient entre-tués, et Gauvain, en particulier, avait à se reprocher la mort de plus de dix compagnons de la Table Ronde. Quelque temps après, comme Galaad se disposait à passer la nuit chez un ermite, une jeune fille inconnue vint lui offrir de le guider vers la plus haute des aventures. Il accepta et repartit aussitôt avec elle. Jour et nuit ils chevauchaient, s'arrêtant à peine pour manger et se reposer dans les châteaux qu'ils rencontraient. Enfin, au matin du second jour, ils atteignirent un rivage, le bng duquel glissait la barque qui portait Perceval et Bohort. En se reconnaissant, les trois chevaliers pleurèrent de joie ; puis Galaad et la demoiselle, laissant leurs chevaux, déséquipés et libres sur les prés de la rive, montèrent dans la barque. Sans gouvernail et sans pilote, la blanche nef savait où elle devait aller. Elle s'éloigna du rivage, vira vers la haute mer, et là, la voile gonflée, se mit à filer vertigineusement. Cependant les trois chevaliers se racontaient leurs aventures. Quant à la jeune fille, elle se fit connaître d'eux afin, dit-elle, qu'ils eussent plus de confiance en ses paroles : et sachez que c'était la soeur de Perceval. Dans l'après-midi, vers l'heure de none, ils virent qu'ils allaient droit sur une île déserte ; bientôt après ils y abordaient, au fond d'un bras de mer qu'enserreraient deux longues pointes rocheuses. En ce lieu sauvage, leur dit la jeune fille, est l'aventure pour laquelle le Maître nous a réunis. En effet, quand ils eurent gravi l'escarpement de la rive ils découvrirent un autre golfe qui ne communiquait pas avec le premier : un vaisseau y était accosté, beaucoup plus grand et magnifique que leur barque. Ils s'en approchèrent. Sur le bordage, une inscription en lettres antiques disait : *Que nul n'entre ici s'il n'est plein de foi et pur de toute vilénie.* Sans une hésitation Galaad y entra, suivi de la jeune fille ; les deux autres, après un instant de réflexion, les imitèrent. Ils regardèrent en tous sens, visitèrent le vaisseau de l'avant à l'arrière : nul être vivant. Mais au centre ils avaient trouvé un lit tout couvert d'une somptueuse étoffe. Galaad la souleva : le lit était d'une richesse inouïe ; une couronne d'or était posée au chevet, et au pied une épée à demi tirée du fourreau. Le pommeau de cette épée était d'une seule gemme mais qui avait en soi toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre ; et chacune de ces couleurs possédait une vertu particulière. La poignée était faite d'os tirés de deux bêtes très étranges : l'une, un dragon, ne vit que dans les monts sauvages de Calédonie, l'autre converse aux rives de l'Euphrate. Et telle était la vertu de cette poignée que quiconque la tenait n'avait garde de souffrance ou de fatigue, et perdait incontinent la mémoire de tout, hormis la chose pour laquelle il avait tiré l'épée. Mais sur le drap vermeil qui entourait la poignée était brodée cette inscription : *Un seul doit me saisir: tout autre qui le tentera sera châtié.* Au fourreau, qui était de cuir de serpent vermeil, pendaient de surprenantes attaches faites de grossières tresses de chanvre ; mais des lettres d'or, frappées dans le cuir du fourreau, annonçaient que le vrai baudrier de l'épée serait mis par une vierge, fille de

roi, qui le ferait de ce qu'elle posséderait de plus beau. Enfin, au-dessus du lit, trois pièces de bois taillées en colonnettes faisaient comme un portique dressé deux d'entre elles, fichées dans le bois du lit, devant et l'autre derrière, s'élevaient verticalement ; la troisième, placée en travers, était chevillée en l'une et en l'autre. La colonnette de devant était plus blanche que la neige fraîchement neigée ; celle de derrière avait la couleur du sang ; la troisième avait la couleur de l'émeraude. Et sachez que c'étaient les couleurs naturelles des bois et qu'aucune main humaine ne les y avait mises. Mais comme ces choses risqueraient d'être tenues par quelques-uns pour des fables, ici le conte se détourne un peu du droit chemin pour en raconter la merveilleuse histoire.

LA LÉGENDE DE L'ARBRE DE VIE

Il est écrit au Livre véridique du Saint Graal qu'Ève la pécheresse, lorsqu'elle eut écouté le Démon, cueillit le fruit mortel de l'Arbre que le Créateur avait interdit, et que le rameau vint avec le fruit qui y pendait, ainsi qu'il arrive souvent. Et puis elle apporta ce fruit à Adam son époux, qui le détacha du rameau et le mangea, pour notre malheur et pour le sien. Il détacha le fruit et le mangea, et le rameau resta dans la main d'Ève, sans qu'elle s'en doutât : maintes fois on tient ainsi une chose en main et l'on n'y pense pas. Dès qu'ils eurent goûté de ce fruit, qu'il faut appeler mortel puisqu'il fit connaître la mort à la lignée humaine leur nature changea et ils s'aperçurent soudain qu'ils avaient un corps et qu'ils étaient nus, eux qui auparavant étaient des substances spirituelles. Ils se regardèrent mutuellement, ils connurent la nudité, les parties honteuses, et ils en furent remplis de confusion : c'était déjà une punition de leur faute. Lorsqu'ensuite Dieu, ayant vu leur péché, les chassa du Jardin de délices, Ève tenait toujours le rameau en main. Elle n'y prit garde qu'une fois dehors ; il était encore frais et verdoyant, car il n'y avait pas longtemps qu'il avait été cueilli, et cependant la destinée de l'homme par lui était déjà changée. Alors elle déclara qu'en souvenir de la grande mésaventure qui leur était venue de cet Arbre, elle en garderait le rameau autant qu'elle le pourrait. Mais elle n'avait ni huche ni étui, car en ce temps-là il n'existait rien de semblable. Elle le planta donc en terre et, par la volonté du Créateur à qui toutes choses obéissent, il y reprit racine. Ce rameau qu'Ève la Pécheresse portait en arrivant sur la terre était un beau symbole : il signifiait joie et liesse ; comme si, s'avançant vers les hommes des temps futurs, Ève leur eût dit : Ne vous affligez pas si nous sommes dépossédés de notre splendide héritage, un jour viendra où nous y rentrerons. Le rameau planté en terre crût si bien qu'en peu de temps il devint un arbre au vaste ombrage et branches et feuilles, et le tronc même, tout en lui était blanc comme neige. Un jour Adam et Ève étaient assis sous cet arbre : et Adam, l'ayant contemplé, se mit à déplorer la douleur de l'exil. Tous deux pleurèrent tendrement l'un pour l'autre. Et Ève dit qu'ils ne devaient pas s'étonner s'ils avaient en ce lieu souvenance de douleur car l'Arbre la portait en soi et nul ne pourrait jamais s'y asseoir, si joyeux fut-il, sans en repartir triste jusqu'à la mort, c'était l'Arbre de Mort. Or à peine avait-elle prononcé ces paroles que du haut des cieux une voix leur dit :

- O chétifs ! pourquoi parlez-vous ainsi de la mort ? Ne préjugez pas du destin, mais revenez à l'espérance et reconfortez-vous l'un l'autre, car la Vie triomphera de la Mort, sachez-le.

La voix divine leur avait rendu la joie; ils appelèrent dès lors le bel arbre, l'Arbre de Vie, et voulurent le multiplier. Or toutes les fois qu'ils en prenaient un rameau et le plantaient en terre, il s'y enracinait et croissait aussitôt, tout en gardant la couleur blanche du premier. Adam et Ève venaient maintenant se reposer sous l'Arbre de Vie

plus volontiers qu'en aucun autre lieu. Un jour qu'ils s'y trouvaient, - la vraie histoire dit que c'était un vendredi, - la voix divine leur ordonna de s'unir comme l'époux s'unit à l'épouse. Et comme ils n'osaient, par vergogne, une obscurité profonde les enveloppa... C'est ainsi qu'Abel le Juste fut engendré un vendredi sous l'Arbre de Vie. Et quand l'obscurité se dissipa, Adam et Ève virent une grande merveille : l'Arbre naguère blanc était maintenant verdoyant comme herbe de pré. A partir de ce moment il se mit à fleurir et à porter des fruits, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant; et les boutures qu'ils en tirèrent furent également vertes et fertiles. Il en fut ainsi jusqu'au temps où Abel devint un homme. Abel était pieux, aimait son Créateur, et lui offrait pour dîmes et prémices les plus belles choses qu'il possédait. Son frère Caïn, au contraire, ne donnait à Dieu que ce qu'il avait de plus vil. Aussi la grâce de Dieu était sur Abel : du tertre où il avait accoutumé de brûler ses offrandes, la fumée de son sacrifice montait droit vers le ciel, belle et claire et d'odeur suave ; mais la fumée de Cain se traînait sur les champs, laide et noire et puante. Caïn en conçut contre son frère une haine démesurée et, sans en rien laisser paraître, décida de le tuer. Or un jour Abel s'en alla aux champs avec son troupeau. Les brebis s'arrêtèrent auprès de l'Arbre de Vie qui était assez éloigné du manoir d'Adam. Le jour était très chaud; Abel alla s'asseoir à l'ombre de l'Arbre et s'y endormit. Caïn, qui l'avait épié, s'approcha, le salua et puis le tua de son couteau courbe. Ainsi mourut Abel de la main de son frère, au lieu même où il avait été conçu; et le jour de sa mort, comme celui de sa conception, fut un vendredi, selon le Livre qui ne ment point. Dès la mort d'Abel, l'Arbre de Vie devint tout vermeil, de la couleur du sang qui dessous avait été versé; et depuis il ne put ni se multiplier, ni porter fleur et fruit; pourtant il restait le plus bel arbre du monde. D'âge en âge il embellissait encore : les descendants d'Adam venaient s'y reconforter et y reprendre l'espérance du Paradis perdu. Survint le Déluge. Tout fut sur terre abîmé et gâté ; jamais plus les fleurs ni les fruits ne retrouvèrent leur douceur première. Seuls, l'Arbre de Vie et tous ceux qui en provenaient étaient intacts. Ils durèrent en cet état jusqu'au temps du roi Salomon. Salomon possédait toute la science dont un mortel soit capable; il connaissait les vertus des gemmes et la force des herbes, le cours des étoiles et toute l'ordonnance du firmament. Et pourtant son savoir ne l'empêchait pas d'être victime des ruses de sa femme, chaque fois qu'elle voulait s'en donner la peine. Ceci du moins n'est pas merveille : quand une femme veut employer son talent à la tromperie, nulle sagesse d'homme n'y peut résister: et il en est ainsi depuis nos premiers parents. Quand il comprit son impuissance contre les ruses de la femme, Salomon fut rempli d'amertume. C'est pourquoi, en son livre des Paraboles, il écrivit ceci : J'ai, dit-il, fait le tour de l'univers, et j'ai cherché en tous sens, avec toute la sagesse concédée à un mortel; et je n'ai pas trouvé une femme au cœur pur. Une nuit qu'il se demandait pourquoi la femme fait si volontiers le tourment de l'homme, une voix lui répondit : Salomon, Salomon, si de la femme vint et vient encore aux hommes tant de tristesse ne t'en afflige pas car une femme leur apportera un jour cent fois plus de joie et cette femme naîtra de ton lignage ! Salomon étudia et scruta si bien les temps futurs qu'il y découvrit la venue de la Vierge et il apprit aussi que sa postérité ne s'arrêterait pas à elle, mais à un chevalier vierge qui passerait tous les autres en prouesse. Il chercha alors le moyen de faire connaître à cet ultime descendant qu'il avait su quelque chose de lui. Si longtemps il y réfléchit que sa femme s'en aperçut et, ayant choisi son moment, elle lui tint ce propos :

- Sire, depuis plusieurs semaines vous avez beaucoup médité, votre esprit n'était jamais en repos. Je vois donc bien que vous pensez à une chose dont vous ne pouvez venir à bout. Je voudrais savoir ce que c'est car il n'y a, je crois, rien au monde dont nous ne puissions avoir raison en alliant votre sagesse à ma subtilité.

Salomon pensait bien, en effet, que si une créature humaine était capable de le tirer d'embarras, c'était elle il lui dit donc son souci. Après un moment de réflexion :

- Savez-vous, lui demanda-t-elle, combien de temps s'écoulera jusqu'à la venue de ce chevalier ?

- Deux mille ans au moins.

- Eh bien, voici ce qu'il faut faire. Faites construire un vaisseau du meilleur bois et du plus durable qui se puisse trouver.

- C'est chose facile, répondit Salomon.

Le lendemain il fit venir tous les charpentiers de son royaume et leur commanda de construire le plus beau des navires et d'un bois tel qu'il ne pût jamais pourrir. Les charpentiers aussitôt allèrent choisir leurs bois et mirent le navire en chantier. La femme de Salomon lui dit encore:

- Sire, puisque ce chevalier doit passer en prouesse tous ceux qui avant lui auront été et qui après lui viendront, ne conviendrait-il pas de lui préparer quelque arme aussi excellente que lui-même ?

- Oui, mais où la prendre ? demanda Salomon.

- Je vais vous le dire. Dans le temple que vous avez bâti en l'honneur de votre Dieu est l'épée du roi David votre père, c'est la plus tranchante qui ait jamais été forgée; prenez-la, ôtez-en la poignée et vous qui connaissez les vertus des pierres, des herbes et de toutes les choses terrestres, mettez à cette lame incomparable une poignée et un pommeau dignes d'elle. Faites ensuite un fourreau aussi merveilleux que le reste et, quand tout sera terminé, j'y mettrai moi des attaches de ma façon. Salomon exécuta tout ce que sa femme avait dit et l'épée telle que le livre l'a décrite. Quand la nef fut achevée et lancée, la reine y fit dresser un lit somptueux avec force courtepointes. Au chevet le roi plaça sa couronne et au pied il voulut mettre l'épée. Mais quand sa femme la lui rapporta, il vit qu'elle y avait mis pour attaches des cordes d'étoupe. Et comme il s'irritait :

- Sire, sachez que je n'ai rien d'autre qui soit digne de soutenir une telle épée.

- Que ferons-nous donc ?

- Si vous m'en croyez, vous la laisserez ainsi. Il n'appartient pas à nous de parfaire cet ouvrage, une vierge le fera un jour, dans le lointain avenir où mon esprit se perd...

Salomon laissa donc l'épée telle qu'elle était, et fit couvrir le lit d'un drap de soie qui n'avait garde de pourrir.

- Est-ce tout ? demanda-t-il à sa femme. Elle examina le lit, la nef :

- Non, il y manque encore quelque chose, dit-elle. Elle partit avec deux charpentiers et les mena à l'Arbre où Abel avait été tué. Là elle leur dit :

- Coupez-moi, de cet arbre, de quoi faire une colonnette.

- Ha ! Madame, nous n'oserions, répondent-ils ébahis. Ne savez-vous donc pas que c'est l'Arbre que notre première mère Ève a planté ?

- Il faut, répliqua-t-elle, que vous obéissiez ou bien je vous ferai détruire. Ils se résignèrent alors et attaquèrent l'Arbre. Mais à peine l'avaient-ils touché qu'ils s'enfuyaient épouvantés, car de l'Arbre coulaient des gouttes de sang. Elle les y ramena de force, et qu'ils le voulussent ou non, ils durent en couper de quoi faire une colonnette. Ensuite elle leur dit de même prendre du bois d'un des arbres verts et d'un des arbres blancs. Et l'on revint vers la nef. Elle fit façonner en colonnettes les trois pièces de bois qu'ils avaient rapportées et les fit placer ainsi qu'il a été dit. La nef achevée, Salomon la considéra:

- Tu as accompli une oeuvre prodigieuse, dit-il à sa femme, si le monde entier venait ici la contempler, personne n'en saurait dire la signification et toi-même qui l'a faite, tu l'ignores. Mais, malgré tout, le dernier de mes descendants n'apprendra pas ici que j'ai connu sa venue, à moins que Dieu même n'en prenne soin.

- Laissez cela, Sire, vous en aurez bientôt d'autres nouvelles, si mon pressentiment ne me trompe

Ce soir-là Salomon fit dresser sa tente près du rivage où la nef était amarrée. La nuit, tandis qu'il dormait, il eut une vision. Du haut des cieux descendait un homme, suivi d'un long cortège d'anges ; il entra dans le navire, et avec de l'eau qu'un ange lui présentait dans un seau d'argent, il l'aspergeait de l'avant à l'arrière, puis, de son doigt qui semblait un rayon ardent, il traçait des inscriptions sur l'épée, sur le bordage du navire ; enfin il s'étendait sur le lit. Et puis Salomon ne le voyait plus, ni lui ni son escorte d'anges, tout s'évanouissait... Dès son réveil, à la pointe de l'aube, Salomon courut au vaisseau. Sur le bordage il vit dans l'ombre briller ces mots: *Que nul n'entre ici s'il n'est plein de foi et pur de toute vilenie !* Il recula d'étonnement. A ce moment les amarres se rompirent d'elles-mêmes et le vaisseau, poussé par une force invincible, fila vers le large, si vite qu'il fut hors de vue en quelques instants.

Salomon était resté sur la rive et méditait, cependant que sur lui, sur la mer où s'envolait la Nef symbolique, sur les terres où il gouvernait le peuple de Dieu, le matin versait sa lumière d'espérance. Et il entendit une voix qui lui disait : *Salomon, le dernier de tes descendants se reposera dans le lit que tu lui as préparé, et il saura comment tu l'as fait.* Plein de joie, Salomon retourna vers les tentes, éveilla sa femme, ses compagnons, et leur conta son aventure. Et il fit savoir à tous, familiers ou étrangers, comment des conseils de femme l'avaient tiré d'une entreprise où sa science était impuissante. Ainsi finit l'histoire de la Nef et de l'Arbre de Vie.

L'EPEE

Ni les chevaliers ni leur compagne ne pouvaient se lasser de contempler la Nef, et le Lit, et l'Épée. A la fin Perceval, ayant soulevé le drap de soie qui couvrait le lit, vit une riche aumônière qui renfermait un parchemin couvert d'écriture. Il le tendit à Bohort, qui savait lire : c'était l'histoire de la construction de la Nef. Ils écoutèrent en grande émotion l'antique et vénérable récit.

- Mais, dit Bohort, il nous faut maintenant chercher la jeune fille qui doit achever l'équipement de l'Épée. Et où la trouver ?

- Vous n'aurez pas à aller bien loin, répondit leur compagne.

Et d'un coffret qu'elle avait apporté elle tira un baudrier fait de cheveux tressés avec des fils de soie et d'or; et si blonds et si fins étaient les cheveux qu'on avait peine à les distinguer de l'or et de la soie. Des pierres précieuses y étaient serties et les boucles étaient d'or

- Seigneurs, dit la jeune fille, voici ce qui manquait à l'Épée. Ainsi que le requiert l'inscription du fourreau, j'ai fait ces tresses de ce que je possédais de plus cher, mes cheveux. Car j'avais bien, naguère, la plus jolie chevelure qu'on pût voir et, seigneur Galaad, je la fis couper pour l'amour de vous ce même jour de Pentecôte où vous parûtes à la Table Ronde.

- O mon amie, dit Galaad avec émotion, pour ce sacrifice je veux être à jamais votre chevalier. Ce fut elle qui lui ceignit l'Épée du roi David, qui depuis si longtemps l'attendait. On donna à Perceval celle que Galaad avait portée jusque-là. Puis, sur le conseil de la jeune fille, ils quittèrent le vaisseau de Salomon pour retourner à leur barque.

Toute la nuit ils naviguèrent, ne sachant s'ils étaient en haute mer ou près des terres. Au jour ils se trouvèrent le long d'un rivage profondément découpé, un grand et sombre château se dressait devant eux, ils reconnurent l'Écosse et le château Carcelois.

- Nous arrivons mal, dit la soeur de Perceval : si l'on apprend que nous sommes de la maison du roi Artus, on va se jeter sur nous, car notre maître est ici féroce et haï .

- Qu'importe ? dit Galaad.

Et, sautant de la barque, il alla droit vers l'entrée du château. Les autres le suivirent.

Dès qu'il eut passé la porte, un valet parut:

- Seigneurs chevaliers, qui êtes-vous ?

- Nous sommes, répond Galaad, de la maison du roi Artus.

- Par mon chef, vous tombez mal !

Il retourne vers la citadelle, et presque aussitôt on entend un appel de cor résonner à travers tout le château. Galaad continue d'avancer.

Quelques pas plus loin une jeune fille accourut et cria :

- Ah ! Seigneurs, pour Dieu retournez si vous pouvez, car vous allez à la mort ! Retournez, retournez, avant qu'on ne vous surprenne ici !

- Je ne retourne jamais sur mes pas, répondit tranquillement Galaad.

Mais la troisième rencontre qu'ils eut fut d'une autre sorte : ce fut celle d'une dizaine de cavaliers qui dévalaient au galop la grand'rue du château en criant : Rendez-vous ! Les trois compagnons, bien qu'à pied, acceptent le combat. En un instant Perceval et Galaad jettent chacun un des cavaliers à terre, prennent leurs chevaux, et courent sus aux autres. Ils ont bientôt un cheval à donner à Bohort, et les assaillants, se voyant si rudement malmenés, tournent bride. Les autres les poursuivent, s'engouffrent derrière eux dans la forteresse principale, pénètrent jusqu'à la grand' salle. Elle était pleine de chevaliers et de sergents qui s'armaient, ayant entendu l'appel du cor. Les trois compagnons fondent sur eux, frappent, taillent, abattent, piétinent le troupeau confus et épouvanté. Galaad surtout les terrifie; ils croient voir sa stature grandir, grandir de plus en plus ; son épée jette des éclairs surnaturels. Ce n'est pas un homme, s'écrient-ils, c'est un Esprit !... C'est l'Ange exterminateur ! Affolés, les survivants s'écrasent aux portes, sautent par les fenêtres et se fracassent contre le pied des hautes murailles. Le silence. Seuls debout dans la vaste salle, les trois héros contemplent leur carnage. Que de morts étendus ! Que de sang versé ! Galaad lentement enlève son heaume; autour de son beau visage penché, ses cheveux blonds descendent en deux bandeaux ondulés. Il murmure:

- Le Père avait dit : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il s'amende et qu'il vive. Hélas ! qu'avons-nous fait !

- Mais, seigneur, répond Bohort, si Dieu ne les avait haï s, eût-il permis leur massacre ? D'aventure c'étaient des mécréants qu'il a châtiés par nos mains !

- Ce n'est pas aux hommes, riposte Galaad, à venger le Maître. Jamais plus je n'aurai la paix du coeur, tant que je ne saurai pas si nous avons le droit d'agir ainsi.

Tandis qu'ils parlaient, un prêtre parut au fond de la salle, vêtu de blanc, le calice à la main. En voyant les cadavres, le sang éclaboussé partout, il fit un mouvement d'effroi. Galaad s'avança, le rassura, puis lui conta toute l'aventure et lui dit son angoisse.

- Oh ! répondit le prêtre, soyez certains que vous n'avez jamais fait d'oeuvre meilleure. C'étaient des bandits pires que les Sarrasins, et Dieu vous saura gré de les avoir détruits. Le seigneur de ce château était le vieux comte Ernout. Il avait trois fils et une fille fort belle. Les trois frères s'éprirent d'amour criminel pour leur soeur, la violèrent et, parce qu'elle fit sa plainte au comte, ils la tuèrent. Ensuite ils jetèrent leur père en prison et se livrèrent à leur fureur, massacrant prêtres, moines, abbés, abattant des chapelles commettant des forfaits sans nombre. On s'étonnait qu'ils ne fussent pas encore anéantis du feu du ciel. Quant au comte, il n'a cessé d'espérer la venue d'un Vengeur; il est à l'agonie, et j'allais, seigneurs, l'aider à bien mourir.

Galaad fit tirer de la prison, le vieux seigneur et le fit porter au palais. Il était près d'expirer.

- O chevalier, dit-il, soyez le bienvenu ! Nous vous avons si longtemps attendu ! Je vous en prie, prenez-moi dans vos bras, sur votre coeur, afin que mon âme quitte mon corps dans la joie !

Galaad l'ayant pris contre sa poitrine, il s'inclina comme un que la mort tient déjà, et au bout de quelques instants, il entra dans le Repos.

LA LÉPREUSE

Les trois chevaliers et leur compagne reprirent leurs courses aventureuses. Quelques jours plus tard, ils furent assaillis sur la route par des hommes armés qui tentèrent d'enlever la soeur de Perceval. C'étaient les gens d'un château voisin, où l'on avait coutume d'exiger de toutes les jeunes filles qui passaient une pleine écuelle de sang. Il s'ensuivit une bataille furieuse des trois compagnons contre tout ce que le château renfermait de chevaliers. Malgré des prodiges de vaillance ils ne purent venir à bout d'adversaires qui se renouvelaient continuellement. Aussi, lorsqu'au soir un vieillard, s'avancant au milieu de la mêlée, vint leur proposer une trêve, ils l'acceptèrent. Ils furent hébergés avec grande courtoisie par leurs adversaires et leur demandèrent la raison de cette cruelle coutume

- Notre dame, leur répondit-on, souveraine de ce château, de maint autre et de tout un vaste pays, languit depuis deux ans de la lèpre. Elle a fait venir tous les médecins connus, en vain; seul un vieillard un jour nous a dit qu'elle guérirait si elle pouvait laver ses plaies dans le sang d'une vierge parfaitement pure, et qui fût fille de roi. Depuis, nous arrêtons toutes les jeunes filles qui passent. Seigneurs, vous savez maintenant la cause de notre coutume, vous agirez comme il vous plaira.

La soeur de Perceval tira alors à l'écart ses compagnons et leur dit :

- Ainsi cette femme souffre un martyre affreux; je l'en puis tirer si je veux, et si je veux elle en mourra

- Dites-moi ce que je dois faire.

- Mais, dit Galaad, vous-même qui êtes faible et tendre, vous y succomberiez.

- Eh bien, j'aime mieux mourir de cette guérison que de laisser recommencer la bataille, qui ne peut finir sans la perte, bien plus déplorable, de beaucoup de vaillants hommes, sans la vôtre peut-être...

Très émus, ils ne savent que répondre. Élevant alors la voix, elle appelle les gens du château :

- Réjouissez-vous, votre bataille de demain est finie, demain je me soumettrai à votre coutume. Tout le château est dans la joie, et les trois chevaliers sont traités avec plus d'honneur encore qu'auparavant. Le lendemain on amena la lépreuse, son visage était si ravagé, si profondément rongé par le mal, qu'on se demandait comment elle pouvait vivre en de telles douleurs. Devant elle, la jeune fille présenta son bras à la lancette tranchante ; le sang jaillit et coula dans une écuelle d'argent.

- Madame, dit la jeune fille, voici que je suis à la mort venue pour votre guérison: priez pour moi !

Avec le sang sa vie s'écoule, elle se pâme. Puis, rouvrant les yeux à grand-peine, elle dit à Perceval :

- Cher frère, je me meurs. N'enfouissez pas mon corps en cette terre étrangère mais déposez-le en une nacelle que vous abandonnerez aux flots. Le Saint Graal me guidera et nous réunira un jour, j'en ai la certitude. Mais écoutez mes dernières paroles. Par moi le Haut Maître vous ordonne de vous séparer et d'aller, chacun suivant sa voie, vers le château de Corbenic, où seul le hasard peut vous conduire et vous rassembler.

Puis son coeur s'évanouit de nouveau, et elle expira.

Ainsi mourut, en un sacrifice volontaire et sanglant, la pure vierge qui avait achevé l'oeuvre millénaire commencée par Ève la pécheresse, et que le sage Salomon lui-même n'avait pu accomplir.

Les trois compagnons, pénétrés de douleur, lui firent des funérailles magnifiques ; ils firent embaumer son corps aussi précieusement que si ce fût le corps de l'Empereur. Selon son désir ils la couchèrent sur un beau lit dans une nef. Au chevet du lit Perceval mit un écrit qui disait ce qu'était cette morte et les aventures qu'elle avait aidé à achever. Puis ils poussèrent la nef vers la haute mer; et ils la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût été entraînée par les jeux divins des vagues.

VIII - LES TROIS RÉVÉLATIONS DU GRAAL

L'IMPARFAITE VISION DE LANCELOT

INSTRUIT, éclairé par les sages discours de l'ermite qui l'avait recueilli, Lancelot passa chez lui quatre jours tout remplis de retours mélancoliques sur son bel amour criminel et de résolutions où paraissait la ferveur d'un novice. Lorsqu'au matin du cinquième jour, ayant reçu de son hôte des armes neuves, il repartit en quête du Saint Graal, une vie nouvelle commença pour lui. Au lieu des aventures chevaleresques d'antan, où s'exaltaient la prouesse et la courtoisie, le hasard lui suscitait des rencontres riches en enseignements spirituels. Tantôt un solitaire lui imposait, par douce persuasion, une règle de vie presque ascétique, et lui faisait même prendre la haire, tantôt un valet éprouvait son orgueil en lui reprochant véhémentement ses erreurs passées. Ses yeux peu à peu s'ouvraient au monde mystique, que les hommes, vains prisonniers de la matière, n'aperçoivent point. Il lui arriva même, un jour, une aventure très étrange.

Il venait de traverser une forêt, quand il se trouva à la lisière d'une vaste prairie bigarrée de pavillons tendus, de bannières éployées, bruissante de chevaux et de gens armés. Au fond se dressait un château fort, ceint de murs et de fossés. C'était un grand tournoi où prenaient part plus de cinq cents chevaliers. L'un des deux camps avait des armes blanches, l'autre des armes noires, mais nulle diversité de blasons n'apparaissait entre les combattants. Lancelot regarda longuement le merveilleux spectacle du tournoi. Il lui sembla que les Noirs cédaient du terrain, qu'ils avaient perdu beaucoup de monde et qu'ils allaient être vaincus. Il décida d'aller sur-le-champ les aider. Il entre au pré, baisse sa lance... Le premier cavalier blanc qu'il rencontre, il le renverse, lui et son cheval; en abat un second, mais sa lance se brise; il tire l'épée et commence à parcourir la lice en frappant à droite et à gauche, avec une puissance souveraine. A ce moment les spectateurs étaient unanimes à lui accorder le prix du tournoi. Cependant, peu à peu, Lancelot s'aperçoit que les Blancs ne s'enfuient plus devant lui, repoussés, ils reviennent, ils reçoivent ses coups avec une prodigieuse endurance. Il frappe, frappe encore, de toute sa vigueur, comme un charpentier sur une pièce de bois, et ceux qu'il atteint ne semblent pas s'en ressentir. Ainsi, parfois, dans les rêves, on porte à un adversaire des coups sans force et l'on s'en désespère... Lancelot, lui aussi, commence à se désespérer; son épée devient plus lourde à sa main, son cheval fléchit sous lui, autour de lui les escadrons de cavaliers blancs, innombrables, se massent, le pressent d'un hérissément de lances et d'épées qui va se resserrant. Maintenant il recule, une immense lassitude le saisit et lui brise les membres; jamais plus, pense-t-il, il n'aura la force de porter ses armes. Il essaie de se dégager par un dernier moulinet, l'épée lui tombe de la main. Il est pris. On l'entraîne dans la forêt, si faible qu'il a peine à se tenir en selle. Lancelot, lui disent ses adversaires, nous avons tant fait que vous voici enfin conquis: vous êtes notre prisonnier. Il faut nous promettre que vous ferez notre volonté en toute occasion. Lancelot promet et ils le mettent en liberté sur parole. Honteux et brisé, il allait au hasard par les sentiers de la forêt, se répétant avec douleur que c'était là sa première défaite. Il s'était cru pardonné, cette disgrâce était-elle donc encore un effet de la colère divine inapaisée? Il fallut qu'une recluse, qui le recueillit en sa retraite, lui expliquât le vrai sens de son aventure. Ô Lancelot, lui dit-elle, que tes regards sont encore aveuglés d'erreur matérialiste, et que ton cœur est prompt à la désespérance! Tu t'affliges de ce qui devrait te réjouir. Ouvre les yeux, c'est toute ta vie qui vient de se dérouler devant toi: ce tournoi en était l'image symbolique. Le parti aux armes noires, que tu as d'abord soutenu en téméraire, c'était

celui de Satan, le seigneur de tes années de jeunesse. Et les Blancs, dont l'obstination a eu raison de toi, ce sont les sages, les solitaires, les patients serviteurs de l'Esprit, à qui récemment, tu as fini par te confier. Heureuse défaite ! Quant à la forêt où tes vainqueurs t'ont entraîné, verdissante, fleurissante, remplie du cantique perpétuel des oiseaux et toute élancée vers le ciel, ne vois-tu pas que c'est l'image de la vie sainte ?

Grâce à de telles aventures, Lancelot avançait en sagesse. Un jour, comme il suivait en rêvant un étroit défilé qui débouchait sur un fleuve, un inconnu, surgissant à l'improviste, lui tua son cheval sous lui. Lancelot, en se relevant, se vit fort dépourvu. D'un côté, une falaise de rochers infranchissables, qui allait tomber à pic dans l'eau, de l'autre la forêt immense, où un homme à pied était nécessairement perdu ; enfin le fleuve profond et large achevait l'encerclement. Lancelot se coucha sur la berge du fleuve, remettant à la Providence divine le soin de sa destinée. Le lendemain, à l'aurore, une barque sans voile et sans aviron approchait doucement de la rive : c'était celle où gisait la soeur de Perceval. Averti par un songe qu'il avait eu la nuit précédente, Lancelot y sauta avec ses armes, et la barque continua à dériver lentement. Ce fut une étrange navigation où, durant des mois, Lancelot vécut de la même façon miraculeuse que le peuple d'Israël au désert. Dans l'enchevêtrement infini d'estuaires, de promontoires et d'îles qui entoure la Bretagne, il voguait à l'aventure, longeant des côtes tantôt horribles et tantôt accueillantes. Parfois il passait si près qu'il pouvait parler aux ermites habitant les grottes des rivages: la barque s'arrêtait à quelque rocher rencontré, l'ermite venait s'accouder au bordage, et bénissait Lancelot de vivre si merveilleusement; puis le vent ou la marée remportait l'esquif... Pendant quelque temps, sur la barque que le corps de la sainte protégeait de tout danger, Lancelot eut la compagnie de son fils Galaad. Il était venu un soir que la barque, poussée par le flot dans une rivière, longeait un joli rivage boisé. Lancelot avait entendu un froissement de branches, un pas de cheval, puis il avait vu un grand chevalier apparaître, mettre pied à terre et sauter dans la barque. Sous la nuit tombante, il ne l'avait pas reconnu d'abord. Mais après avoir achevé ensemble, dans des îles ignorées, maintes aventures extraordinaires, ils avaient été de nouveau séparés ; ils ne devaient plus se revoir. C'était au temps de Pâques, en la douce saison où toute verdure verdoie et où s'élève dans les bois la chanson diverse des oiseaux; la joie et l'espérance emplissent le monde, elles entraient aussi au coeur de Lancelot. Souvent il répétait le souhait ardent d'entrevoir quelque chose du Saint Graal; un jour vint enfin où il fut exaucé. Vers minuit sa barque s'arrêta tout à coup le long d'un perron qui descendait jusque dans l'eau, en haut des degrés s'ouvrait une porte et, derrière, la masse sombre d'un grand château montait dans le ciel. Lancelot gravit les marches, vint à la porte, mais voici que deux lions, couchés dans l'ombre, se dressent à son approche. Il tire l'épée et pense à se défendre, quand une main de feu paraît dans l'air et lui frappe le bras si rudement qu'il lâche son épée. En même temps une voix disait :

- Homme de peu de foi, as-tu donc plus de confiance en ton bras qu'en ton Créateur ?

Lancelot, surpris, se ressaisit et comprend.

- Ah, beau doux père Jésus-Christ, s'écrie-t-il en joignant les mains, je vous rends grâces de ce que vous daignez me reprendre !

Il remet l'épée au fourreau et avance. Mais les lions, en entendant le nom du Seigneur, se sont recouchés... Lancelot passe... A la clarté de la lune, il franchit des poternes sans gardes, des cours désertes; il monte des degrés, traverse des salles sans rencontrer

âme qui vive. Il arrive la grand'salle: elle est splendide, mais déserte comme tout cet étrange château. Enfin le voici devant une porte fermée qu'il ne peut pas ouvrir. De l'autre côté lui parviennent des voix d'une suavité infinie qui chantent des hymnes. Ce mystérieux château, cet office nocturne, ces voix plus qu'humaines, ne serait-ce pas le Saint Graal ? Son coeur s'attendrit d'espoir, les larmes lui viennent aux yeux. Soudain la porte s'ouvre et un flot de lumière, pareil au soleil de midi, éblouit Lancelot ; le palais tout entier en est illuminé, comme si toutes les torches du monde y flamboyaient. Pour voir d'où vient cette clarté prodigieuse, Lancelot s'élançait, mais une voix crie :

- Lancelot, n'entre pas !

Demeuré sur le seuil, il regarde de loin...

Au fond d'une vaste salle, grande comme un chœur d'église, à travers des fumées d'encens, il voyait, sur une table d'argent, le Saint Graal couvert d'une soie verte ; tout autour étaient des anges dont les uns tenaient des encensoirs d'argent, d'autres des cierges ardents, d'autres des croix et tous les objets dont s'orne l'autel et ils paraissaient accomplir une liturgie. Devant le Graal se tenait un homme vêtu d'habits de prêtre, comme s'il eût été le célébrant de cet office. Un moment il fit geste de l'Élévation ; alors parurent dans l'air trois êtres qui semblaient des hommes - deux d'entre eux posaient le troisième, ainsi qu'un enfant, entre les mains tendues du prêtre. Lancelot à cette vue ne se contient plus, il veut aller aider le prêtre qu'il croit accablé de son fardeau, il ne se souvient plus de la défense qui lui a été faite... Mais sitôt qu'il est entré, un souffle brûlant le renverse et lui ôte la force du corps. Inerte, aveuglé, il sent que des mains le saisissent; elles l'emportent et le jettent à terre, devant le seuil qu'il ne devait pas franchir... Le lendemain, quand les gens du château le trouvèrent là, ils le crurent mort ; ce ne fut qu'en le désarmant qu'ils sentirent son coeur battre. Ils le couchèrent dans un bon lit et, ne parvenant pas à le tirer de sa torpeur, attendirent qu'il en sortît de lui-même. Ils admiraient sa beauté et le plaignaient d'une si grande infortune. Il resta en cet état vingt-quatre jours et lorsqu'enfin il ouvrit les yeux, il s'écria :

- Ah, Dieu ! pourquoi m'avez-vous si tôt éveillé ?

Comme on s'étonnait de ces singulières paroles, il expliqua que pendant que son corps était ainsi privé de mouvement, son âme avait été ravie en extase et avait entrevu les mystères du Graal. Puis, quand on lui eut appris que cet étrange sommeil, semblable à la mort, avait duré vingt-quatre jours, il réfléchit et comprit que c'était là le symbole et le châtement de sa vie pécheresse qui avait duré vingt-quatre ans. Ainsi parce que son coeur, malgré ses égarements, était resté généreux et noble, Lancelot n'avait pas été tout à fait écarté des saintes merveilles du Graal mais il n'avait pu les contempler qu'à travers les brumes du rêve, en une vision incertaine et incomplète comme sa vertu. Le Roi Pêcheur le reçut et le fit assister au festin où l'invisible présence du Vase sacré donnait à chacun les mets qu'il désirait. Lancelot eût voulu continuer la quête, voir les prodiges que renfermait le château, contempler le Graal. On lui fit comprendre que c'était peine perdue. Viennent maintenant, disait-on, les vrais héros du Graal ! Lancelot se résigna donc à quitter Corbenic et retourna vers le royaume d'Artus. Mais il gardait encore, sous ses beaux vêtements de chevalier, la haine âpre et poignante qu'il avait prise en signe de renonciation à l'erreur mondaine.

CORBENIC

Quand Galaad eut quitté Lancelot, il parcourut en tous sens le royaume de Logres, au gré du hasard. Il y acheva sans peine toutes les aventures qui jusque-là avaient déconcerté les chevaliers de la Table Ronde. Ainsi, lorsqu'il arriva à l'abbaye où gisait le roi Evalach et où Perceval avait fait jadis une visite vaine, le vieillard, aveugle et infirme depuis des siècles, se sentit incontinent soulagé de ses maux.

- Bon chevalier, s'écria-t-il, soldat du Christ dont j'ai si longtemps attendu la venue, tiens-moi dans tes bras, laisse-moi reposer sur ta poitrine ! Tu es le lis, tu es la rose, près de toi ma chair, morte de vieillesse, revient à la vie !

Et, comme il lui avait été prédit, le vieux roi, entre les bras de Galaad, fut guéri et presque au même instant trépassa.

Tous ceux qui souffraient, les malheureux, les maudits, pucelles prisonnières, veuves déshéritées, pécheurs qui expiaient quelque faute ancienne, à son approche étaient délivrés, pardonnés ; tous le saluaient de la même salutation :

- Seigneur, soyez le bienvenu ! si longtemps nous vous avons attendu !

Mais il punissait les méchants, les violents, chassait les démons, faisait crouler les enchantements : il était le Rédempteur et le Juge. Cette chevauchée dura cinq ans et se termina au château de Corbenic, où Galaad parvint après avoir retrouvé Perceval et Bohort. Le roi et tous ceux de la sainte maison firent fête aux trois chevaliers, car on savait que par eux seraient terminées les aventures merveilleuses du Graal. On leur présenta d'abord l'Épée brisée, qui devait se ressouder d'elle-même aux mains du héros élu. Perceval et Bohort essayèrent en vain d'en ajuster les deux morceaux ; mais à peine Galaad les avait-il pris en main qu'ils se rejoignirent, de telle sorte qu'aucune trace de brisure n'apparaissait dans l'acier. Le même jour, à l'heure de vêpres, le ciel s'obscurcit soudain, comme si une grande tempête allait éclater ; un vent brûlant s'éleva, qui pénétra partout dans le palais ; plusieurs de ceux qui étaient là suffoquèrent de chaleur et tombèrent inanimés. Enfin on entendit une voix qui dit : *Que ceux qui ne furent pas à la Quête du Saint Graal sortent d'ici !* Et tel était le son de cette voix qu'elle emplit d'épouvante les coeurs les plus hardis. Les trois compagnons, restés seuls, virent à ce moment entrer dans la salle neuf chevaliers inconnus qui, ôtant leurs casques vinrent saluer Galaad et lui dirent :

- Seigneur, voici que des lointains de la terre nous venons vers vous pour vous rendre honneur. Guidés par le Saint Graal nous nous sommes hâtés !

Trois d'entre eux arrivaient de Gaule, trois autres d'Irlande et les trois derniers de Danemark. Pendant qu'ils parlaient entre eux, ils virent sortir d'une chambre voisine un lit de bois que portaient quatre jeunes filles ; un vieillard y gisait, le visage souffrant, une couronne d'or sur la tête, on l'eût pris pour un cadavre s'il n'eût par moments poussé un long gémissement. C'était le Roi Méhaignié. Les quatre jeunes filles posèrent le lit au milieu de la salle et disparurent. Bientôt le Roi leva la tête, vit Galaad et lui répéta, lui aussi, la salutation de tous les misérables :

- Seigneur, soyez le bienvenu ! Depuis si longtemps je vous attendais, dans les douleurs et l'angoisse que vous pouvez voir !

Alors recommença la céleste cérémonie que Lancelot n'avait fait qu'entrevoir de loin. Sur la Table d'argent le Graal parut de nouveau, mais découvert et rayonnant d'un indicible éclat. Puis, du haut des cieux ouverts, on vit descendre quatre anges soutenant une chaire où un évêque était assis, la mitre en tête et la crosse en main. Sur sa mitre se lisaient ces mots :

JOSÈPHE, PREMIER ÉVÊQUE DES CHRÉTIENS

Les chevaliers s'émerveillaient, sachant que ce Josèphe, fils de Joseph d'Armathie, était mort depuis plus de trois cents ans. Mais l'évêque parla et leur dit: Ne vous étonnez pas de me voir ici devant le Saint Graal : vivant, je le servais, esprit, je le sers encore. Après ces mots il s'approcha de la Table d'argent et se prosterna devant le Saint Graal, les genoux et les coudes à terre. A ce moment entra dans la salle une procession d'anges ; les deux premiers portaient des cierges ardents, le troisième un voile de soie vermeille, le quatrième tenait d'une main une lance dont le fer saignait et de l'autre un vase où tombaient les gouttes de sang. Ils allèrent vers la Table et ceux qui portaient des cierges les y posèrent ; le troisième plaça le voile de soie auprès du Graal et le quatrième tint la hampe. Puis il l'écarta et Josèphe, prenant le voile de soie, en recouvrit le Saint Graal. Ensuite l'évêque parut célébrer comme une messe aux rites inconnus. Au moment de l'Élévation, l'hostie qu'il avait puisée dans le Graal prit entre ses mains l'apparition d'un enfant puis elle revint à sa forme première et il la remit dans le Vase. Alors il fit signe aux chevaliers de s'asseoir devant la Table et disparut. Les douze chevaliers, en grand émoi et en grande crainte, s'assirent devant la Table. Or du Saint Graal ils virent surgir un fantôme au doux visage souffrant, qui avait les mains et les pieds sanglants, une plaie au côté, et qui leur dit :

- Mes chevaliers, mes fils loyaux, qui m'avez tant cherché que je ne puis plus me cacher de vous, voici que vous êtes assis à ma table, où nul homme ne fut depuis le jour de la Cène, voici que le vase de votre nourriture est le Graal, celui-là même où je mangeais l'agneau pascal avec mes disciples !

Et ayant pris dans ses mains le Saint Graal, Il leur donna le pain et le vin comme Il les avait donnés aux Apôtres. Puis Il ordonna à Galaad de guérir le Roi Pêcheur et de partir ensuite avec ses deux compagnons vers la cité sainte de Sarras où il aurait du Graal la révélation suprême. Et puis la divine Apparition s'évanouit. Galaad, ayant pris du sang qui s'écoulait de la Lance, en oignit le corps du Roi infirme. Et aussitôt le vieillard se leva, guéri du mal qui si longtemps l'avait accablé. Et les terres du royaume, en même temps que lui revinrent à la vie. Les campagnes dévastées retrouvèrent subitement leur fécondité de jadis, elles se vêtirent de fleurs et de moissons, les arbres à demi effeuillés se couvrirent de frondaisons et de fruits. Et de beaux poissons jouèrent, couleur d'or, d'argent et de pierreries, dans les eaux du fleuve où, chaque jour espérant la fin de sa misère, le Pêcheur dolent traînait en vain ses lignes. Car les temps étaient révolus, le Héros du Graal était venu.

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Galaad, Perceval et Bohort allèrent au rivage de la mer et y retrouvèrent la Nef merveilleuse de Salomon. Y étant entrés, ils virent, sur la Table d'argent le Saint Graal couvert de soie vermeille. Tandis qu'ils s'étonnaient, le vent soudain se leva, gonfla la Nef et l'emporta vers la haute mer. Longtemps ils naviguèrent; mais un soir Bohort dit à Galaad :

- Seigneur vous ne vous êtes point encore couché dans ce Lit, que pour vous prépara le sage Salomon ; ne conviendrait-il pas de le faire ?

Galaad cette nuit-là y reposa. Le lendemain, à l'aurore, ils étaient sous les murs de Sarras.

Au plus haut de la cité sainte se dressait un temple prodigieux, qu'on appelait le Palais Irréel. Nul vivant n'habitait ces hautes tours, si brillantes qu'elles paraissaient faites des rayons d'or du soleil; seuls les Esprits bienheureux y conversaient. Ils débarquèrent, emportant la Table d'argent pour l'y déposer. Mais la route était escarpée et la Table pesante. Galaad, avisant un infirme qui mendiait aux portes de la ville, lui cria :

- Bonhomme, aide-nous à porter cette Table au Palais, là-haut.

- Hélas ! mon bon seigneur, que dites-vous ! Il y a bien dix ans que je ne peux plus me traîner qu'avec des béquilles.

- Lève-toi et ne doute point : tu es guéri. Et le paralytique se leva guéri. Il vint aider Galaad et à tous ceux qu'il rencontrait il disait le miracle.

Avant qu'ils fussent parvenus au Palais, une grande foule accourue les escortait, pour voir l'infirmes qui avait été guéri. Cependant, au port, un esquif sans aviron et sans voile était venu doucement se ranger contre la Nef; nul marinier ne le manoeuvrait, et personne ne pouvait dire de quel point de l'horizon il avait surgi. C'était le tombeau flottant de la soeur de Perceval. Voyez, se disaient entre eux les trois chevaliers, comme la morte tient sa promesse ! Ils lui donnèrent, au Palais Irréel, la sépulture qui convenait à une fille de roi et à un corps saint. Quand le roi du pays, qui était sarrasin, connut ces miraculeuses nouvelles, il voulut voir les trois chevaliers et leur fit raconter leurs aventures. Mais il n'en crut rien; il jugea que c'étaient trois enchanteurs et traîtres mauvais et les fit jeter en prison. Or il advint qu'au plus profond de leur cachot une lumière surnaturelle brilla, comme si le mur se fût ouvert sur l'infini du ciel. C'était le Saint Graal; et tant qu'ils furent enfermés, il emplit leur prison de clarté et leurs âmes de béatitude. Cependant le roi sarrasin, atteint soudain d'un mal mystérieux, languissait et ne pouvait ni guérir ni mourir. Au bout d'un an, parvenu à la limite de la souffrance et de la faiblesse, le repentir lui vint. Il manda les trois chevaliers et leur cria merci de ce qu'il les avait maltraités à tort. Ils lui pardonnèrent volontiers, et aussitôt il goûta l'apaisement de la mort.

Ceux de la cité tenaient conseil en grande perplexité. Mais un inconnu leur suggéra l'idée d'élire pour roi le plus jeune des trois chevaliers. Ils prirent donc Galaad et, qu'il le voulût ou non, lui mirent la couronne en tête. Devenu seigneur de la terre, Galaad fit faire au Palais une arche d'or et de pierres précieuses qui abritait la Table et le Saint Graal. Chaque jour avec ses compagnons, il y venait prier.

Un an jour pour jour après le couronnement de Galaad, les trois chevaliers, en arrivant devant l'arche, y virent une apparition. Le bienheureux évêque Josèphe était là, entouré d'anges en si grand nombre qu'on eût dit Jésus-Christ en personne. De nouveau l'office merveilleux se déroula avec ses pompes paradisiaques, célébré par un Esprit, servi par des Esprits. Mais quand vint le moment le plus sacré, l'évêque, se tournant vers Galaad, lui dit :

- Bon chevalier, viens et tu connaîtras enfin ce que tu as tant désiré.

Il découvrit le Graal et Galaad s'en approcha. Toute sa chair mortelle tremblait; dès qu'il se fut penché au bord du Vase divin, il s'écria :

- O splendeur ! Lumière sur le monde ! Tous les voiles se déchirent, le secret de la Vie universelle apparaît ! Oh ! toutes les peines, tous les sacrifices sont à cette heure justifiés. Car c'est la plus haute destinée humaine de toujours s'efforcer vers la vie selon l'Esprit, vers la Connaissance ! Oh voici la merveille suprême : contempler et comprendre !

Il voulut revenir Vers ses compagnons, fit en chancelant quelques pas ; en ses yeux brillait une clarté qui déjà n'était plus humaine. Il leur donna le baiser de paix, murmura le mot : Adieu ! et, s'étant retourné vers le Graal, il tomba la face contre les dalles, mort. A cet instant Perceval et Bohort virent une main apparaître dans les airs, prendre le Saint Graal et l'emporter pour toujours. Car depuis nul mortel n'a jamais osé prétendre avoir vu de ses yeux le Vase merveilleux. Au Palais irréel, séjour des Esprits, Galaad fut enseveli à la place même où il avait expiré. Perceval se retira au désert et y vécut en ermite quelques mois encore. Mais quand Bohort se vit seul en ces terres lointaines devers Babylone, il reprit le chemin du royaume de Logres, passa la mer et arriva enfin à la cour d'Artus où depuis longtemps on le croyait perdu.

Fin

Les récits qu'il fit des aventures du Saint Graal furent mis en écrit par les clercs du roi et conservés à l'abbaye de Salisbury. L'histoire qu'on vient de lire en fut tirée par Maître GAUTIER MAP archidiacre d'Oxford pour l'amour du roi HENRI son seigneur.